

Squeeze
NUMÉRO
10
BLING BLING
09
TEXTES
COURTS

SOMMAIRE

Un dixième de gramme / 1DG

Le Golvan

On ne va quand même pas boire du champagne millésimé, encore moins du champagne millésimé truffé de paillettes d'or, non.

On ne va pas se la secouer en boule à neige, ta bouteille de champagne dopée 18 carats, on ne veut pas, tu comprends ?

On ne va pas non plus lécher notre champagne de luxe sur des feuilles d'or à même le carrelage, se vautrer dans la fine fleur de la dorure et se prendre un quart d'heure pour des boules de sapin de Noël, on ne va pas en arriver là, tu saisis ?

On ne va tout de même pas se balancer à la gueule des lingots défiscalisés à moins de trois mille l'unité tout en se faisant mousser le champagne grand cru à la régalade !

On ne va décemment pas se mettre à racler avec nos dents les dorures des Invalides sous une douche victorieuse de champagne vintage, on n'a rien gagné ! C'est pas le Bol d'or ici ! Monaco pas plus, c'est pourtant simple !

On ne va pas non plus sabrer nos grands crus de champagne réserve prestige avec les joyaux de la couronne d'Angleterre et faire gicler les émeraudes, on ne le veut pas, non !

On ne va pas fondre la vaisselle d'or du Vatican en bouteille de don quelque chose rien que pour l'amour du flacon ! Ého !

On ne va pas tordre 25 siècles de civilisation et de raffinement pour se gourmander la ruche avec du pinard au gaz et un refondu de dents d'orpailleur ! Vu ?

On n'ira jamais trinquer avec au fond de la gorge des rots moussus comme des éruptions solaires, on refuse !

On ne va sûrement pas polluer l'univers d'un big bang de bulles célestes et de confettis d'aurores, on n'en a rien à foutre !

On ne va pas aussi se greffer au cul un pied de vigne, une méthode champenoise et une mine du Potosi, merde à la fin !

On veut juste rentrer au baraquement et se coucher à demi. Juste espérer rêver au son des chaînes qui font bling-bling.

L’Ange lourd

Alain Lasverne

Il marchait quasiment sur l’eau, le Vieux. Mais je doute que Jésus cliquetât de partout.

Moi, je cherchais juste une place, un boulot, n’importe quoi pour mettre des pâtes sur le pain. Après un début *win-win* dans l’hôtellerie, je m’étais retrouvé à la rue et Sophie qui s’est barrée, je peux même plus la taper. Je parle du portefeuille.

On m’a appelé pour me dire que le Vieux voulait me rencontrer. Pas la grande fortune de France, mais quand même, sur la ville, personne n’ignorait le Vieux. Trois hôtels à lui, table ouverte à la Mairie. Pas une entreprise, le Vieux, une institution. Les gens l’appelaient le Vieux, quelque part entre l’ancêtre et le maître. Tout le monde avait oublié son nom, si jamais il en avait eu un autre. Comment il avait capté mon CV entre des dizaines, pourquoi il voulait me rencontrer, j’en avais pas la moindre idée.

Je l’ai relu, ce CV, et je me suis dit que le pire n’était pas dans le texte mais sur la photo. Un costume-cravate sous une tête bronzée c’est tout de suite un vol ou une incongruité. J’étais plutôt blindé avec le temps, ce qui n’empêche pas la lucidité. Faudrait mettre tout de suite les pendules à l’heure légale. Je ne faisais ni dans le gérant d’hôtel rose ni dans la fourniture d’ecstasy pour borderline. On m’a donné rendez-

vous tout à fait officiellement, en plein jour, dans la propre demeure du Vieux.

Quand je repense à lui, je vois la piscine. Une grande, et même plus que ça. Vide, elle était, comme un monument oublié.

Ça fait combien, déjà ? Deux semaines, oui. Je suis pas sûr, j'ai passé pas mal de tours de pendules chez Nanar, à taper le carton, puis à me taper des verres, puis à me faire taper sur la gueule. On rigole un peu, chez Nanar, quand y sort pas son pit' et sa batte. On a beau travailler dans le feutré des réceptions, on n'oublie pas la couleur de son ciel. Bronzé un jour...

Faut-il préciser que je suis d'origine peu poulet-frites, ascendant les keufs au cul ? Mais, comme dirait Joe la Star, j'ai réussi à me tirer de la zone de non-droit aux pansements. Maître d'hôtel, je suis arrivé à. On se vante pas chez moi, c'est pas le genre, ni de mes potes. Mais bon, quand tu viens du trou et que tu te retrouves à frimer dans un monument à louer chambre par chambre, ça prouve une certaine mobilité sociale ascendante comme dit Djamel. J'ai beau le conseiller ce jeune con de fac, il continue à nous hérisser la tête. « Un de ces jours, tu vas intellectualiser un bleu et y va te refaire la déco au *tonfa* ». Il écoute pas, il est encore sur la vague.

Le Vieux ne m'a pas fait entrer, non. C'est un type dressé pour ça qui m'a ouvert le portail, indiqué la piscine, à trois kilomètres à vol d'oiseau. Faisait un cagnard... J'ai tenté la sympathie avec le gardien « Ça va, *Tarass* ? ». Pas un mot ; il est sans doute de Neuilly. J'ai laissé filer.

Le Vieux au bord de la piscine. Tout en noir ou presque, cheveux blancs et lunettes bleutées. Scorcese en plus petit. Je me suis pincé

pour pas sourire et énerver *Tarass*.

Il m’a fait signe de loin, l’ancien. J’ai vu sa gourmette qui tournait autour du poignet. Elle devait bien faire dans les trois kilos. Matière pas connue sur Terre. Le poinçon était gros comme un clitoris de pékinoise. On s’est approchés jusqu’au bord. Le Vieux restait de l’autre côté, apparié à son transat. Il m’a fait signe d’accourir et à *Tarass* d’aller jouer. De toute façon, y avait un autre *Tarass* pas loin de lui. J’ai contourné le grand trou.

Il irradiait la satisfaction comme un politique la putasserie, le Vieux. Sous sa veste, il portait un t-shirt marqué « I am » en très grosses lettres. Dans le « a », on voyait sa tête qui souriait. J’ai failli lui demander si c’était bien lui, mais je venais chercher du boulot. Ça brillait quand il bougeait, son t-shirt. Une espèce de soie. Un nœud papillon couleur chair enserrait son cou flétri.

Il se lève et vient me saluer. Je n’avais pas remarqué la deuxième gourmette, à l’autre bras quand même. Pas besoin de se lever de la fonte. Toute rouge avec des incrustations bleutées, ou grises. Le Vieux me capte. Il sourit et ses dents brillent d’un tel contentement qu’on ne peut s’empêcher de lui montrer les siennes. « Fragments de la comète de Halley », il grince.

— Pardon ?

— Les incrustations que vous regardiez, elle viennent de Halley. Incrustée dans l’or par un procédé d’électro-fusion secret. Un joli placement, non … ?

— C’est, euh...Superbe.

— J’espère que comme maître d’hôtel, vous aurez plus de conversation.

Ce vieux a un certain don pour mordre avec effet retard, là où les défenses sont en vacances.

— Le travail me stimule, je deviens une pile contrôlée dès que j'enfile ma tenue, Monsieur.

Il tapote ses minimes pour m'applaudir. J'appréhende que le poids des gourmettes ne disloque ces bouts de chair décharnés et cramés par les UV. Mais les gourmettes se contentent de cliqueter avec conviction. Il leur faudrait pas tellement de leçons pour apprendre le chuintement puissant d'une porte de Lamborghini ou le *plop* du bouchon de Veuve Cliquot.

— J'aime bien la deuxième génération qui veut tout déchirer. Je voulais voir vos crocs en personne... Montrez-moi vos références. Comme s'il les connaissait pas. L'agence a dû lui transmettre tout ça dès réception de ma candidature. Je panoramique les alentours. *Tarass* frime toujours sévère et les 1850 m2 de pelouse verdissent sans souci du soleil grâce à 322 arroseurs électroniquement commandés. Leur disposition est Feng-Shui certifiée, avec protection kharmique des animacules contribuant à la vie de l'herbe. De l'herbe, je m'en cognerais bien un vieux *tarpé*, en lotus sous un arroseur, ou dans la piscine. On doit pas avoir les mêmes délires avec le Vieux.

Tarass devrait descendre en rappel et ramasser les feuilles au fond de la piscine, ça lui ferait faire de l'exercice à ce petit goret musculeux.

Le Vieux a fini. Il se tapote le menton en me regardant de bas en haut. Qu'est-ce qu'il a mon costard de location … ?

— Bien, je suis tout à fait séduit par votre aptitude à franchir l'airain des barrières sociales. Moi-même, je suis Finnois, à l'origine, et j'ai dû me démener en arrivant en France pour racheter, grâce à l'héritage paternel, deux chambres de bonne à Chatou, puis trouver chaque mois des touristes assez cons, ou américains, pour payer une somme faramineuse dix mètres carrés à quinze stations de la tour

Eiffel.

Papate. Je souris modestement et je baisse ostensiblement les yeux devant ce grand frère expert en galère de *Tarass*. Il rajuste son costard et son collier pap', plutôt satisfait. Bibi, *one point*.

— Vous n'avez jamais travaillé en service privatif. C'est un point, comment dire, stratégique dans le rapport de salariat que nous sommes en train d'architecturer.

Ce vieux, je le sens pas vraiment franc du genou, tout d'un coup. Il voudrait m'irriter le chauve qu'il ne s'y prendrait pas autrement. Service privatif… ?

— Ah, vous ne connaissez pas... Le service privatif est tendance, fortement tendance pour une clientèle qui a les moyens d'obtenir ce qu'elle veut.

Il s'étire les bras au ciel, lentement, incline la tête vers l'arrière. Jamais aimé le yoga et tous ces machins à se coincer le dos pour s'ennuyer un quart d'heure. D'accord, il est plutôt élégant de la posture, le débris, mais faudrait pas qu'il me *brizure* la patience. Élégant, c'est pas le mot. Vaniteux, voilà. Faute de mot plus vaniteux.

— Monsieur, je crois avoir accumulé une certaine expérience. J'ai exercé sur trois cinq étoiles... Le dernier se trouve à Enghien. La direction y met en œuvre une stratégie d'hébergement qui, sur la base des *scorecards* et *reporting* incontestables, me semble tout à fait *win-win*, si je puis me permettre, Monsieur. Une démarche proactive dans laquelle je me serais investi à deux cent pour cent, mais les investisseurs n'ont pas encore intégré la dimension profitable du *process*.

Non mais… !

— Bien, écoutez-moi.

Il se retourne et revient vers le fauteuil en cuir blanc posé près du

transat. Il fait des grands pas, mais très peu rapides. Arrivée prévue dans une heure, s'il ne contourne pas la piscine. Les pans de sa veste flottent avec une négligente distinction et son pantalon en lin strié de fines raies bordeau ne plie pas sur les boots para-militaires sans doute fondus par Paul-Jeannot Grutier ou autre concepteur de pompes.

Je crie silencieusement vers le mur de la demeure familiale à l'autre bout du terrain, ainsi l'écho aura la politesse de ne pas revenir trop vite vers le Vieux qui commence à s'incliner façon Prince des Goals sur le fauteuil. Il me faut ce job, et tout de suite. Je me lance.

— Monsieur, votre combat de jeunesse pour faire votre place là où vous le méritiez, j'imagine la bataille que ce fut. Mais vous ne pouvez savoir...Vous ne pouvez pas...

Là, je fonds en larmes. La totale. Plus écroulé, plus mouillé, plus détruit y a pas. Roulade au pied du maître, suivie d'un bafouillis hoquetant.

Le vioque recule d'un pas, craignant l'eau sur le cuir des bottines. Je lève un visage ravagé en persistant dans le larmoyant. Trente secondes. C'est assez long pour les lacrymales et la concentration. C'est très long pour un décideur qui vient juste d'intégrer le top-tendance de Challenge. Je finis par me taire et baisse la tête devant la hache. Le Vieux, j'en jurerais, rajuste une mèche sur sa chevelure modelée aile de corbeau. Il se décide à me tapoter le crâne de l'index.

— Allons, relevez-vous et faites-moi une synthèse qui donne envie. Vous avez trois minutes.

Je me lance en bafouillant copieusement. J'envoie au sphinx tremblotant jambes écartées devant moi un missile savamment préparé. En fait, le CV du Vieux agrémenté de qualificatifs réservés aux rois, aux empereurs, si possible. Je conclus au bout de 170 secondes avec « J'aimerais être l'ombre de l'œuvre d'art qu'est votre

vie, Maître. » J'ose relever la tête quand je sens une amicale pression sur mon épaule. Il me toise. Son dentier intégral rayonne d'une blancheur séraphique. Il secoue la tête au son d'une musique qu'il est seul à entendre, avant de me faire signe de m'asseoir sur le strapontin en cuir blanc posé à côté de son transat. Je m'assois et il tourne sur lui-même en ne vacillant que très peu. Je n'ai aucune idée du public qui l'applaudit mais son sourire continue à pomper dans les mille watts/heure. Il s'arrête enfin et me regarde encore. Ses yeux rayonnent d'une satisfaction quasiment orgiaque et je commence à me sentir plutôt rassuré, quand il enlève sa veste, puis son pantalon et le T-shirt. Deux yeux stylisés me matent sur le maillot de bain rouge vif, mais je ne prête guère attention à ce message cryptique.

Le Vieux lève le visage au ciel où il voit sans doute son double divin. Son himalayesque sourire n'a pas pris une ride quand il écarte les bras largement, se tourne vers la piscine et s'envole d'un saut de l'ange parfaitement hyperbolique.

V8

Alexandre Santos

Une voiture de course est en débris. Un commissaire et un agent de police se tiennent à coté, calmes et détendus.

LE COMMISSAIRE : Ça coûte très cher ces voitures-là.

L'AGENT DE POLICE : Koenigsegg CCXR huit cylindres. Pour se l'offrir, y a au moins six zéros sur le chèque.

LE COMMISSAIRE : Tout ça pour la frime...

L'AGENT DE POLICE : 417 Km/h c'est pas de la frime, Commissaire.

LE COMMISSAIRE : Dans toute la région les routes sont limitées à 50.

L'AGENT DE POLICE : Peu importe, c'est un très beau modèle. (Silence) Mais là on peut pas trop se rendre compte.

Une femme arrive.

LE COMMISSAIRE : Madame Duroche, je présume ?

LA FEMME : C'est moi.

LE COMMISSAIRE (*désignant la carcasse*) : Votre mari est là-dedans.

LA FEMME : Il est mort ?

LE COMMISSAIRE : Je vous laisse deviner.

LA FEMME : J'ai fait venir le concepteur de la voiture directement de Suède pour qu'il voit ce qui a bien pu se passer. Normalement ça tient la route ces voitures-là. Ça coûte très cher, mais c'est pas que de la frime.

L'AGENT DE POLICE (*au commissaire*) Vous voyez ?

LE COMMISSAIRE : Vous connaissez personnellement l'ingénieur du véhicule ?

LA FEMME : Très bien, même. Nous nous sommes rencontrés lors de la soirée de lancement d'un nouveau modèle.

LE COMMISSAIRE : L'ingénieur est-il devenu votre amant depuis ?

LA FEMME : Bien sûr.

LE COMMISSAIRE : Donc il connaît plus que quiconque le véhicule et aurait pu trafiquer je ne sais quoi pour provoquer l'accident mortel de votre mari.

LA FEMME : Ex-mari.

LE COMMISSAIRE : Vous étiez divorcés ?

LA FEMME : Non mais maintenant on peut plus dire que c'est mon mari. C'est plus grand-chose.

L'AGENT DE POLICE : C'est pas dénué de bon sens ce qu'elle dit, Commissaire.

LE COMMISSAIRE : N'essayez pas de me perdre. Votre amant aurait pu le tuer par jalousie ?

LA FEMME : Ça m'étonnerait parce que c'est pas son genre, mais c'est possible. Vous lui demanderez.

L'ingénieur les rejoint.

L'INGÉNIEUR : Bonjour à tous, je suis l'ingénieur du véhicule et l'amant de Madame. Je couche avec elle régulièrement et nos rapports sont au pire satisfaisants, au mieux complètement sauvages. Cela dit, je n'ai pas tué son mari parce qu'il ne mettait aucun frein à notre relation.

LA FEMME : Oui, c'était un homme très ouvert ayant le goût du partage.

LE COMMISSAIRE : Merci pour ces précisions.

L'INGÉNIEUR : Si vous le permettez, je souhaiterais examiner la voiture. Je ne peux pas accepter cet accident sans comprendre pourquoi. Ça coûte très cher ces voitures-là.

L'AGENT DE POLICE : Mais c'est pas que pour la frime, pas vrai ?

L'INGÉNIEUR (*en riant doucement*) : « Pour la frime »...

LE COMMISSAIRE : Je vous en prie, procédez aux vérifications nécessaires.

L'ingénieur s'avance et touche du bout du doigt un rétroviseur droit tout brinquebalant, avant de reprendre sa place initiale, à coté de la femme.

L'INGÉNIEUR : Aucune défaillance électrique ou mécanique n'a pu causer l'incident. La voiture fonctionnait parfaitement. Le décès est dû à un facteur humain.

Un homme muni d'une sacoche arrive précipitamment, et se dirige tout de suite vers l'épave.

L'HOMME (*dans sa marche, sans même regarder les autres*

personnages) : Je suis l'assureur de Monsieur qui a voulu jouer au mannequin de crash-test.

L'AGENT DE POLICE : Bonjour, vous allez bien ?

L'ASSUREUR : Non !

LA FEMME (à *l'assureur*) : Mon ex-mari est là-dedans. (A*u commissaire*) Il est méconnaissable j'imagine ?

LE COMMISSAIRE : Il est en bouillie.

L'AGENT DE POLICE : Une jolie petite bouillabaisse.

LE COMMISSAIRE : Voire une bonne grosse ratatouille.

LA FEMME : Ah quand même.

L'assureur, nerveusement, fait le tour de la voiture.

L'AGENT DE POLICE : Avoir une si belle voiture pour qu'elle finisse dans cet état, c'est malheureux, n'est-ce pas ?

L'ASSUREUR : Vous n'imaginez pas à quel point ça coûte cher ces voitures-là...Vous n'aurez jamais les moyens...

L'AGENT DE POLICE : Ah bon ?

LE COMMISSAIRE : Non.

L’ASSUREUR (*à l’ingénieur*) : Vous êtes l’ingénieur n’est-ce pas ?

L’INGÉNIEUR : C’est bien moi. Comment le savez-vous ?

L’ASSUREUR : Tous les ingénieurs ont les pieds plats.

L’INGÉNIEUR : Et comment avez-vous deviné que je n’ai pas de voûte plantaire ?

L’ASSUREUR : L’instinct. Monsieur, il faut me dire la vérité, sur cette affaire se joue mon avenir professionnel. J’ai négocié le contrat d’assurance avec le mari...

LA FEMME : Ex-mari.

L’ASSUREUR : L’ex-mari de Madame. Si c’est une défaillance matérielle, je dois rembourser et mon employeur va me lourder : un assureur qui rembourse est un mauvais assureur.

L’INGÉNIEUR : Nous avons procédé aux examens d’usage et la responsabilité de l’accident ne peut être imputée à la voiture.

L’ASSUREUR : Vous êtes bien sûr que l’erreur est humaine ?

L’INGÉNIEUR : Certain. Mon avocat a déjà toutes les preuves. Si vous souhaitez poursuivre l’affaire au tribunal...

L’ASSUREUR (*qui retrouve le sourire*) : Au contraire ! Madame,

vous me voyez soulagé : c’est une faute du conducteur et donc vous ne pouvez être couverte dans ce drame par quelque assurance que ce soit !

LA FEMME : Tant pis.

LE COMMISSAIRE (*à l’assureur*) : Je suis rassuré pour vous !

L’INGÉNIEUR : Mais j’y pense : le défunt avait dû souscrire à une assurance-vie, non ?

LA FEMME : Exact !

L’ASSUREUR (*se désespérant à nouveau*) : Bien vu... Et c’est aussi moi qui avait négocié le contrat... Je suis foutu... (*Les larmes aux yeux*) Foutu... (*Il se jette à genoux et hurle vers le ciel*) Pourquoi il a fallu que ça m’arrive à moi ?!

LA FEMME (*en posant sa main sur l’épaule de l’assurance avec compassion*) : Ça va aller ?

L’ASSUREUR : Non ça ne peut plus aller... Il faut que je réfléchisse à un moyen de ne pas vous verser l’argent qui vous est légalement dû...

LA FEMME : On va trouver une solution...Vous savez j’ai pas besoin de plus d’argent que ça. On a déjà une villa avec trois piscines et deux salles de cinéma. D’ailleurs l’une des salles de cinéma se trouve dans une des piscines.

L'AGENT DE POLICE : Dans une des piscines, c'est à dire ?

LA FEMME : Dans le bassin.

L'AGENT DE POLICE : Dans l'eau ? Comment vous pouvez voir le film alors ?

LA FEMME : Avec des palmes et des bouteilles à oxygène, pardi. (À *l'assureur*) Bref, je n'ai pas besoin d'argent supplémentaire pour m'acheter d'autres somptuosités inutiles, vous pouvez garder l'argent.

L'ASSUREUR : Aux yeux de la loi c'est impossible...

L'INGÉNIEUR : Enfin, il doit bien y avoir une faille dans le contrat d'assurance-vie que vous pourriez exploiter...

L'ASSUREUR (*effondré*) Je ne sais plus...

LE COMMISSAIRE : Écoutez, j'ai peut-être une idée. Si c'est un suicide, est-ce que ça change quelque chose ?

L'ASSUREUR : Bien sûr ! En cas de suicide l'assurance-vie n'est pas versée ! On a ajouté cette clause après qu'un client ait touché trois indemnisations en se suicidant trois fois.

LE COMMISSAIRE : Il se trouve que Monsieur l'ingénieur est l'amant de Madame.

L'ASSUREUR : Chacun ses goûts...

LE COMMISSAIRE : Ce n'est pas de ça que je vous parle... Ne peut-on pas conclure que le conducteur s'est volontairement jeté contre le mur dans le désespoir d'être cocu ?

LA FEMME : C'est une bonne idée !

L'ASSUREUR : Sensationnel ! (*Il lui sert chaleureusement la main*) Vous me sauvez la vie !

LE COMMISSAIRE (*en entraînant l'assureur à l'écart*) : Ne me remerciez pas ! En retour j'aurai besoin de quelque conseil pour que mon petit salopard de fils ne touche jamais mon assurance-vie...

L'AGENT DE POLICE (*seul avec l'ingénieur et la femme*) : Vous voulez que je vous raccompagne ?

L'INGÉNIEUR : Non, merci. Avec Madame nous allons tester l'Aston Martin Vanquish que je viens d'acheter. Beaucoup plus fiable que les marques suédoises !

L'AGENT DE POLICE : Ah ! Ça coûte très cher ces voitures-là !

L'INGÉNIEUR : Ça coûte cher mais je peux vous assurer que c'est pas de la frime !

Priscilla D.

Arielleffe

Aujourd'hui, je ne travaille pas, je vais pouvoir regarder mon émission préférée : « les Marseillais à Cancun ». J'adore ce programme, il y a des gars et des filles qui viennent de Marseille, et ils vont devoir vivre ensemble dans un endroit de rêve : Cancun. J'avais jamais entendu parler de cet endroit, c'est trop de la balle ! C'est au Mexique, mais il n'y a pas de Mexicains comme dans les westerns. En fait, c'est super moderne là-bas, on dirait Miami. Ils habitent dans une villa avec piscine, et ils déboulent tous les soirs ! La chance de fou ! En plus, ils sont trop bien habillés, les filles sont très belles, et toujours élégantes. Les garçons sont des durs mais ils sont doux à l'intérieur.

Ça fait du bien de se relaxer. Je suis chez moi, tranquille. J'adore mon petit appart, je l'ai décoré moi-même ! Vous l'auriez vu avant que j'emménage, vous auriez halluciné ! Tout était blanc. Il y avait un poteau en béton brut, en plein milieu de l'entrée. Quelle idée franchement ! Il paraît que si on l'enlève, tout s'écroule. Je l'ai gardé forcément. J'avais demandé à Ethan de le démolir, mais il a cassé sa massue sur la pierre. Heureusement finalement ; autrement, on aurait eu des ennuis. J'ai eu une idée gé-niale ! Je l'ai recouvert de plastique noir brillant, on dirait une colonne grecque, c'est su-per beau ! J'ai peint les murs en mauve, et j'ai caché le placard avec des rideaux

orientaux. Il y a des petites perles dorées, j'adore cette couleur. C'est chaleureux comme ça.

Je voulais faire comme dans la maison de Céline Dion, elle a tout décoré comme en Egypte, elle s'est même mariée habillée en Cléopâtre.

Pour le salon, je me suis lâchée : les murs et les sols sont en marbre. En faux marbre, je ne suis pas sortie de la cuisse de Rothschild ! J'ai trouvé du papier collant qui imite, c'est bluffant, on croirait que c'est du vrai. Tous les meubles sont gold, j'ai même trouvé un lavabo et des toilettes en or ! En faux, je me comprends ! J'ai l'impression de vivre dans un palais, et je suis la reine de cet endroit.

Ma pièce préférée c'est ma chambre. Tout est rose Barbie. Je voulais vivre comme elle, c'est mon idole vous savez. Et Ethan serait comme qui dirait Ken. J'ai trouvé une tête de lit en forme de cœur. Elle est en fourrure, et le couvre-lit aussi, j'ai disposé des petits coussins en léopard, pour donner une touche sauvage. Le lit est en bois blanc, pour que ça ressorte bien. Ethan le voulait en gold, mais je lui ai dit que ça ferait trop chargé. J'ai même une coiffeuse assortie à mon lit. J'y dispose tout mon maquillage, mes vernis à ongle et mes bijoux.

Vous voyez le changement que j'ai apporté à ce pauvre petit appart insignifiant. Les gens n'ont pas de goût, que voulez-vous ! En plus, ils s'habillent n'importent comment. Après ils se plaignent d'être tristes et de vivre des vies de merde, tu m'étonnes ! C'est pourtant pas dur, d'être un peu classieux. C'est pas pour me vanter, mais moi, je sais choisir mes fringues. Quand les copines ont un doute, elles m'appellent tout de suite :

— Allo Prisci ? J'ai un entretien d'embauche, qu'est-ce que je peux mettre avec mon tee-shirt panthère ? Alors là j'y vais à fond :

— Debo, avec un tee-shirt panthère, mets une jupe avec le même

motif mais rouge et transparente, des bijoux gold, des boucles d'oreilles en strass, et surtout des Louboutins rouges avec douze centimètres de talon minimum.

— T'es un chou Prisci, je vais tout déchirer !

Et bien ma copine Débo, elle l'a eu son job de secrétaire médicale. Le docteur était fou à ce qu'il paraît ! Elle m'a dit qu'il a fait l'interview, les yeux rivés sur ses jambes et son décolleté. Quand on est une belle femme, il faut y aller à fond. Comme je dis toujours, il faut montrer ses atouts. Un 100 D c'est difficile à cacher de toute façon. C'est Ethan qui m'a offert ça pour mon anniversaire. Je voulais du 100 E, mais il m'a dit que j'allais créer des émeutes.

Il est drôle mon chéri. Quand je l'ai rencontré, il s'habillait en noir, avec des chemises blanches. Je lui ai dit :

— Ethan, je peux pas aller au concert de Kanye West avec un type habillé comme toi. Mets un peu de fantaisie !

Maintenant, il met des *baggys*, des chaînes en or, et des baskets à cinq cents euros. Et surtout, il ne sort jamais sans ses lunettes de soleil *oversize*, celles que je lui ai offertes pour Noël.

— Ethan, avec le style qu'on a, on est promis à un grand destin !

Je ne m'étais pas trompée. Un jour, je vais au boulot – je suis auxiliaire de vie dans une maison de retraite – et, je me casse un talon ! La vraie poisse ! Des escarpins à six cents euros, j'étais verte ! Soudain, j'entends une voix qui m'appelle :

— Priscilla, Priscilla !

Cette voix est très douce, elle semble venir de l'au-delà. Je lève la tête, et devinez ce que je vois ? La Vierge Marie ! Si, si je vous jure ! Elle est toute blanche, elle ne touche pas terre, et elle a un sourire,

mais un sourire ! Elle a les bras ouverts, comme si elle voulait me serrer contre elle.

— Priscilla, je t'ai choisie, parce que ton cœur est pur. Veux-tu m'aider ?

Bien sûr que je vais l'aider, je suis comme ça moi, on me demande de l'aide et je suis là.

— Bien sûr, qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Il y a de moins en moins de croyants dans ce pays. J'aimerais que tu portes la bonne parole, que tu dises que Dieu est Amour et qu'Il est là pour tout le monde.

Ça ne va pas être facile, mais Priscilla est toujours là quand il faut !

— Tu vas commencer par les gens autour de toi. Puis, tu élargiras le cercle. Je veux que tu ailles partout. Je sais que tu as ce potentiel en toi Priscilla.

— Vous connaissez mon nom, Madame ?

— Appelle moi « ma Mère » . Tu es ma fille Priscilla. Tu es spéciale. Tu es élue parmi toutes.

— Vous savez, je ne connais pas tant de monde que ça, je travaille dans une maison de retraite, et je n'ai jamais quitté Châteauroux.

— Tu iras de par le monde. Mais pour l'instant, concentre-toi sur ta ville, puis sur ta région, puis sur ton pays. Tout s'enchaînera. Tu as de grands pouvoirs Priscilla. Tu es exceptionnelle.

Je suis restée avec Marie pendant une heure. Il n'y avait personne d'autre que nous dans la rue. C'était étonnant, d'habitude il y a toujours des passants, mais là, il n'y avait qu'elle et moi. Je ne peux pas vous raconter tout ce qu'elle m'a dit. C'est un secret, et il y a des choses que je me suis engagée à ne pas révéler. Avec moi c'est : « croix de bois, croix de fer » , d'habitude je crache par terre, mais je

n'ai pas osé. Elle est très impressionnante la Vierge vous savez.

Quand elle est partie, j'étais toute étourdie. En plus, j'étais en retard. Pas mal comme excuse :

— Désolée, je parlais avec la Vierge Marie. On n'a pas vu passer l'heure. On tchatche, on tchatche, et quand on regarde sa montre, on se rend compte qu'on est super en retard !

Il fallait que je trouve quelque chose de plus réaliste.

— Désolée, Madame Martin, j'ai cassé mon talon. Il a fallu que je rentre fissa à la maison, pour changer de chaussures. Je ne voulais pas prendre de risques, alors j'ai cherché une paire sans talons. Mais ça m'a pris du temps. Qu'est-ce qu'on peut accumuler comme souliers dans les placards ! J'ai eu un mal de chien à ….

— Mademoiselle Dutot, vos histoires ne m'intéressent pas ! Vous êtes en retard, dépêchez-vous de vous mettre au travail. Madame Collard a toujours sa couche sale, et la toilette de l'étage 3, n'est pas commencée !

Madame Martin est une petite grosse rougeaude. On ne lui donne pas d'âge. Elle s'habille comme un homme, en treillis et chemise kaki. Je lui donnerais bien quelques conseils, mais elle ne m'aime pas, je le sens bien. Elle me prend pour une écervelée.

Il y a beaucoup de décès à l'endroit où je travaille, normal en même temps, la moyenne d'âge est de 85 ans. Madame Collard ne va pas tarder à passer l'arme à gauche comme on dit. Elle est au bout du rouleau.

— Bonjour, Josette, comment ça va aujourd'hui ?

— Maman, maman, je veux te voir ma petite maman !

Elle perd la boule la pauvre Josette.

— Maman est là ma chérie, je vais te laver.

Je l'embrasse sur la joue, et je lui caresse les cheveux. Il faut leur parler doucement aux petits vieux, autrement ils s'énervent. Je la lave, et je lui mets une chemise de nuit propre.

— Je t'ai apporté un cadeau ma fifille.

Je lui donne des babioles offertes par des commerçants du quartier. Je leur demande des lots pour mes petits vieux, ça leur fait plaisir, ils sont comme des gosses.

En rentrant à la maison, j'ai essayé de convertir Ethan.

— Chéri, tu crois en Dieu ?

Ethan est surpris par ma question, mais c'est pour ça qu'il m'aime, j'arrive toujours à l'étonner.

— En Dieu ? Ben oui pourquoi ? Regarde la croix que je porte, c'est pas une preuve ça ? Elle pèse assez lourd, je me nique les cervicales avec ça autour du cou.

— Oui mais, tu crois que Dieu est Amour, et qu'Il est là pour tout le monde ?

— Tu parles comme une bonne sœur ma parole !

— Non, mais c'est important. Dieu est là pour nous aussi tu sais ?

— Oui, oui, sûrement, mais il était où quand ma petite sœur a pris un coup de fusil parce que mon beau-père était bourré ?

— Ça n'a rien à voir. Il a sûrement accueilli ta sœur au paradis. Il n'est pour rien dans l'accident.

— Ouais ben, il aurait peut-être pu la protéger un peu mieux non ?

— Ecoute, Ethan, j'ai vu la Vierge Marie, l'autre jour, elle est apparue devant moi.

Mon pauvre Ethan fronce les sourcils sous sa casquette.

— Sérieux ?

— Oui. J'ai cassé mon talon, tu sais sur mes Louboutins à six cents euros, les rouges, j'étais verte …

— Ok, et alors ?

— Alors, j'ai vu la Vierge, comme je te vois.

— Comment, tu sais que c'était elle ?

— Elle était habillée en blanc, elle ne touchait pas terre, il y avait plein de lumière autour d'elle. Elle était si belle !

— Et elle t'a dit comme ça, bonjour Prisci, je suis la Vierge.

— Ben oui. Je vais l'aider Ethan, c'est la Vierge Marie, elle est venue me voir moi !

C'est pas rien quand même ! Elle aurait pu parler à d'autres ! Mais non, c'est Priscilla Dutot qu'elle a choisie. Il faut que je mérite cette décision.

— Ethan, c'est pas des conneries, elle m'a dit que Dieu était là pour tout le monde et qu'il faut que je le dise autour de moi. Ethan est un gars gentil, il a fini par me croire, et m'accompagne aux restos du cœur quand j'ai encore un peu de temps.

Pour mes amies, ça a été plus compliqué. Je me suis rendue compte qu'en dehors des fringues, rien n'avait de valeur pour elles.

— Priscilla a vu la Vierge les filles ! Ben moi j'ai vu le petit Jésus, et ça fait un bout de temps déjà !

Ces gourdes ricanaient en me regardant.

— Déborah, ce n'est pas drôle. Ce que je veux vous dire, c'est que nous ne sommes pas seules. Quand on se croit abandonnée par tout le monde Dieu est toujours là, il veille sur nous.

Une d'entre nous est tombée gravement malade. Nous l'aidions bien sûr, mais face à la douleur, nous sommes bien impuissants.

— Tu sais Prisci. Tu avais raison, Il est là, avec moi, Il m'aide

quand j’ai trop mal et que je suis découragée.

J’ai acheté des vierges en plastique dans une foire à tout. Un type avait dû faire un casse à Lourdes, il m’en a vendu cinq cents pour dix euros. Mes petits vieux les gardent dans leurs vieilles mains ridées. J’ai remarqué qu’à chaque fois qu’un d’eux ne se réveille pas, il a le sourire de ceux qui ont été accueillis au paradis. Je leur répète tous les jours que la Vierge Marie les attend, qu’elle leur a préparé un petit coin rien que pour eux. Qu’ils retrouveront tous leurs amis, et qu’ils n’auront plus de souci.

Mes collègues ont bien remarqué que je n’avais pas de problème à mon étage. Pas de cris, de crises d’angoisse de la part des pensionnaires. Je leur ai dit mon petit secret, depuis, plusieurs ont suivi mon exemple. Madame Martin a même dû organiser une messe le dimanche avec un prêtre qui vient spécialement. Elle ne croit toujours pas en Dieu, mais ça viendra, c’est pour ça qu’elle est toujours grincheuse, elle est malheureuse cette femme.

Les familles de nos pensionnaires nous font de la publicité, la liste d’attente pour s’inscrire chez nous s’est allongée. La direction générale m’a convoquée. Je m’étais habillée super classe pour l’occasion, vous imaginez bien. Je l’avais fait sobre pour une fois, robe courte en stretch noir, avec une tête de lion en strass brodée devant. Les yeux sont placés sur le bout des seins pour le côté sexy, boots à clous et bijoux argent. Rouge à lèvre carmin pour casser le côté strict. J’ai bien vu leur tête à ces pingouins quand ils m’ont vue entrer dans leur salle de conférence, les hommes appréciaient.

Mademoiselle Dutot, nous avons entendu parler de vos succès. Le nombre de nos résidents est en constante augmentation, et, grâce à

vous, les demandes explosent. Nous projetons d'ouvrir une nouvelle maison. Nous avons besoin de vos conseils.

Ils m'ont écoutée religieusement si je peux dire. On a mis des posters de la Vierge partout. Mes préférés sont ceux qui s'allument. J'en ai même trouvé un qui clignote, ils font de belles choses maintenant. Tout est organisé autour de Marie et de l'amour qu'elle porte aux pauvres êtres humains qui sont si malheureux sur terre. Pour le reste de la déco, ça reste clair, ils y tiennent, c'est un peu dommage, mais bon…

Je devais faire encore plus. J'ai décidé de créer une communauté religieuse. Pas d'aubes tristes, pas de nonnes ni de curés. Nous sommes la congrégation de Clotilde qui était très élégante comme sainte, à ce qu'il paraît. Tout le monde peut venir avec nous, à condition de garder le « Staïle ». On est bien flashy quand on va dans les hôpitaux rendre visite aux mourants. Les malades sont contents, on met un peu de vie dans tout ce blanc. Au début, on a légèrement choqué l'Evêque. Mais quand il a su que j'avais vu la Vierge, respect. Elle avait prévu le coup, elle m'avait dit une phrase secrète que je devais répéter aux chefs des curés. Dès qu'ils l'entendent, ils s'agenouillent devant moi. Au début, ça surprend, je peux vous le dire, mais c'est pas désagréable.

Demain je rencontre le Pape François. Il faut que je trouve une tenue appropriée. C'est en Italie, il fera chaud. Je vais m'habiller avec une robe bustier corail, des escarpins assortis, du vernis et un maquillage de la même couleur. Avec mes cheveux noirs, ça va être superbe. Il va a-do-rer !

Bling-Bling-Bifidus

philippesansot

On peut aimer se nourrir jusqu'à l'excès de richesses intérieures, devenir boulimique de ce qui fait briller l'humain en soi.

Tant et tant que toutes ces pensées irradiantes, ces associations formulées en un éclair, ces sommets dialectiques qui réfléchissent comme des glaciers, que toute cette luminosité sonnante et trébuchante à l'intérieur finit par se voir à l'extérieur. C'est l'effet Bifidus, on n'y peut rien.

— Tu n'y peux rien, te voilà Bling-Bling malgré toi.

Bling-Bling introverti, ne t'intéressant qu'aux apparats de l'esprit, tu es bien le seul à ne pas entendre le cliquetis de tes ors, à mille lieues de te soucier de ton apparence et d'imaginer quelle peut être celle que tu présentes aux gens. Si tu veux savoir, tu ressembles à l'homme invisible en costume disco-fluo lors d'une party grunge : les autres ne peuvent pas ne pas te voir, tu es le seul à ne pas te remettre.

— Tu brilles mon pauvre ami, et pas qu'en société.

Je te laisse la journée pour accuser le coup, demain tu consulteras pour la forme. Je peux déjà te livrer les conclusions du médecin ; état irréversible et pronostic déficitaire. Tu as abusé des voyages intérieurs : traités théoriques à n'en plus finir sur le Bing-Bang, essais en veux-tu-en-voilà piqués au siècle des Lumières, mais aussi

autobiographie de BB, écrits plus ou moins tape-à-l'œil de Bobin, Sohravardî, Charles de Foucault et autres barrettes de diamantaire pour ton cerveau turgescent et phosphorescent qui ne demande qu'à tourner à plein régime comme une boule de feu. Même le noir de Soulages te donne du peps et un air fanfaron. C'est trop tard ; même si tu suivais un régime strict, à base de nourritures terrestres, c'est fini, ton apparence sonnera Bling-Bling à la ronde jusqu'à ton dernier souffle qui s'éteindra aussi vite qu'une étincelle.

Je connais de l'intérieur ton histoire, je suis la première à dire que tu as joué de malchance, ça remonte à loin. Tu as fait médecine pour devenir chirurgien esthétique. Tu as échoué et tu es devenu externe des hôpitaux. C'est cet échec à l'internat que tu as tenté de combler durant le reste de ta vie. De fait tu l'as nourri. À te farcir, en plus des gorges aussi gonflées et rouges que des varices, les volumes hypostatiques de Plotin sur le beau.

— Maintenant que tu sais qui on voit de toi.

Détruit pour détruit, tu peux continuer de t'adonner à tes penchants spirituels, mais arrête de poser sur moi ton regard supérieur d'illuminé quand je te parle. Arrête de te prendre pour le Roi-Soleil. Ne va pas imaginer, maintenant que tu as découvert ton aspect clinquant et rutilant dans la vie courante, que l'on va aimer parer ton intérieur des mêmes attributs. L'effet Bifidus ne marche que dans un sens.

— Ce serait trop facile.

Enfin, rappelle-toi que si les animaux niquent, ce n'est pas pour tourner des films porno, c'est qu'ils ont envie de niquer ; si les Bling-Bling friment, ce n'est certainement pas pour faire leur propre promo, c'est qu'ils ont envie de frimer. Toi qui aimes réfléchir, penses-y.

Il n'y a que la maille qui maille

Patrick Gomez Ruiz

Quand j'ai débarqué à Freeport, Grand Bahama Island, imperturbable et droit dans mes baskets, je me sentais fort et puissant. J'avais un plan en tête, un plan bien précis, un plan qui devait m'assurer un avenir radieux. Il suffisait que je ferme les yeux pour me projeter dans le futur, imaginer l'argent couler à flots, ces femmes longiformes et bronzées en tenues légères rivalisant de beauté et d'attentions à mon égard. Au cours de fêtes orgiaques que j'organisais sur mon yacht privé, elles m'offraient leur vertu comme on distribue des prospectus. Il y avait aussi cette belle villa sur la corniche, côté caraïbe, quelques bolides de luxe parqués dans une immense palmeraie, puis cette piscine interminable dans le prolongement de laquelle l'océan bleu azur, à perte de vue, semblait faire corps avec les cieux.

Mon plan était simple et indubitablement naïf. Maintenant, avec un peu de recul, pour rien au monde, s'il pouvait m'être donné de reconsidérer la chose, je ne mettrais les pieds dans un tel enfer. J'étais jeune, plein de fougue, sans le sou et j'en voulais à la Terre entière. J'avais donc cassé ma tirelire et foutu le camp, dans l'espoir d'aller voir si l'herbe était plus verte ailleurs. Derrière mes intensions

bassement matérialistes, j'avais réussi à me convaincre qu'une forme de justice guidait mes pas et cautionnait mes actions. Plus de 400 banques issues de 36 pays différents incluant le Royaume- Uni, la Suisse, la France, les Etats-Unis, le Canada et le Japon, pouvaient être recensées dans un périmètre à peine plus large que dix pâtés de maisons. Parmi elles, la Royal Bank of Canada, le Crédit Suisse, la Bank of Nova Scotia Trust, la First Caribbean International Bank, l'Oceanic Bank and Trust, l'Ansbacher Group, la Guaranty Trust Bank Ltd, la BNP Paribas Private Bank, Clariden Leu, la Leadenhall Bank & Trust, SG Hambros, la Finter Bank, la Banque Privée Edmond de Rothschild Limited, Montaque Securities International, la Thorand Bank & Trust Ltd, Lombard Odier Darier Hentsch, le Private Trust Corporation Ltd, toutes à Nassau, toutes à portée de flingue. J'allais les braquer une à une en une demi-journée puis me faire la malle ni vu ni connu.

J'avais tout prévu dans le moindre détail, étudié les emplacements sur Google Earth, imaginé des planques, des cachettes, des plans de repli, j'avais repéré les chemins les plus courts d'une banque à la suivante, étudié le réseau des égouts de la ville, isolé les points contrôlés par la police. De plus j'avais passé en revue dans ma tête le séquençage des braquages des milliers de fois. Bardé de centaines de repères, je me sentais en confiance. Par précaution, j'avais quand même revu l'intégrale de la saga des *Ocean's 11*, *12*, *13* de Steven Soderbergh et rejoué toutes les missions de GTA sur ma PSP, pendant toute la durée du vol transatlantique.

Quelques mois avant mon départ, je m'étais dégotté quelques complices sur le *chat* d'un site indépendantiste. Jamais je n'aurais pu

abattre un tel travail tout seul, il me fallait une équipe de personnes aussi motivées que moi. Je comptais sur la rancœur d'un peuple opprimé, l'esprit de revanche d'une population réduite aux sales besognes dans ce paradis pour étrangers milliardaires. Mon contact était un certain Bottlenose à qui j'avais exposé mon plan en privé sur MSN. Il avait de suite cru en mon baratin et s'était engagé à recruter des hommes de main fiables et expérimentés. Bien sûr, je n'étais pas ce braqueur de haut vol pour qui je m'étais fait passer, Vargas Keller, une des dix personnes les plus recherchées par Interpol, et les exploits que je m'étais attribués, divers casses place Vendôme, le braquage de toute une rue de bijoutiers à Dubaï, et le pillage de la banque centrale de Madagascar à Antananarivo, étaient issus d'une documentation précise sur les méfaits de Keller que j'avais exhumé à la bibliothèque municipale de Saint-Denis et appris par cœur. J'avais romancé le tout pour faire passer la pilule. Bottlenose, enthousiasmé par tous ces détails dont je m'enorgueillissais, n'avait pas flairé l'entourloupe et frétillait à l'idée de serrer la pogne à l'une des plus grandes célébrités internationales dans le milieu du crime organisé, une célébrité dont personne ne connaissait la véritable identité.

Tout allait bien se passer car, j'en étais convaincu, j'allais réparer une injustice flagrante. Ces saloperies de banques offshore servaient de couverture à tous les salauds de la Terre qui ne voulaient pas s'acquitter des taxes et impôts dans leur pays, et bien entendu au blanchiment de l'argent sale, quelle que soit l'origine de la crasse. Je haïssais l'humanité, que les choses soient claires, aucune intention altruiste ou humaniste ne m'animait. Savoir la plupart des peuples floués, spoliés, j'en avais rien à branler. Que toutes les mafias du monde se donnent rendez-vous dans la zone pour y établir un stock-

exchange market de la prostitution, de la drogue, du trafic d'organes et autres contrebandes, je m'en tamponnais le coquillard. Par contre, j'estimais que mes alter egos dans leur intégralité m'étaient redevables d'un pécule conséquent. Qu'ils soient bons ou mauvais, il leur faudrait raquer pour toute cette vie foireuse qu'ils m'avaient directement ou indirectement imposée depuis ma plus tendre enfance, cette vie pitoyable qui m'avait poussé à fuir, larguer les amarres en me délestant de beaux merdiers, de beaux salopards que pour sûr je n'allais pas regretter. J'allais braquer une île, j'allais braquer tout un tas de connards et j'allais de surcroît récupérer tout le pognon que le genre humain me devait.

Freeport était sensé être ma base arrière, mon QG, mais je déchantais vite. À peine débarqué sur le tarmac, un gars, m'alpaguant par le col de ma chemise hawaïenne, m'escortait jusqu'au Port Authority. Peut être que je n'étais pas assez couleur locale malgré les biftons qui dépassaient de ma poche de veston ? Quoi qu'il en soit, je me retrouvai dans le bureau d'un gros mec en sueur avec une sale gueule ravagée de pustules arborant une tenue militaire. Il me délesta des quelques affaires que je trainais avec moi, à commencer par mon téléphone portable et ma console de jeu. Gregory Richards, petit officier de la commanderie, cherchait un pigeon. Il avait dû passer le mot à des rabatteurs et mon profil correspondait au gugusse souhaité. Après avoir attentivement observé mon passeport, l'officier Richards me fit comprendre que des paumés dans mon genre, il n'en croisait que très rarement :

« Écoute-moi bien mon petit gars, alors comme ça tu ne sais pas si tu viens ici pour te détendre ou pour faire des affaires ? Tu as à peine 25 dollars en poche, jeune écervelé, et j'imagine que tu as claqué

toutes tes thunes pour te payer le voyage... Tu penses trouver du travail ici ? » J'acquiesçai bêtement pensant détourner l'attention de l'officier sur mes réelles intentions. « Eh bien si tu souhaites bosser ici, il va te falloir créer ta propre société car jamais tu n'obtiendras de permis de travail. Les choses sont simples : il faut poser un million de dollars sur la table, c'est le capital minimal autorisé dans la zone franche. Mais je doute fort que tu ne disposes d'une telle somme. Par ailleurs, toute société créée sur notre territoire doit être détenue au moins à 51% par un Bahaméen. Alors, de deux choses l'une : soit tu te trouves un homme de paille, un local, que tu arroseras comme il se doit, soit tu te dégottes une belle indigène et tu lui passes la bague au doigt afin d'obtenir la nationalité. » Toutes ces considérations étaient bien éloignées de mes priorités. Son discours commençait à m'agacer et je n'avais qu'une seule hâte, qu'il me laisse quitter les lieux pour qu'enfin je puisse mettre en œuvre mon putain de plan. Je tentai un vague « Ok, c'est bon, c'est le Commonwealth ici, pas besoin de visa. Enfin pour la carte bleue je dis pas, mais tant que je reste moins de 3 mois, je ne vois pas en quoi ça dérange... Je fais juste un peu de tourisme. » L'officier Richards haussa le ton. « Tu vois gamin, je tiens en main tous tes documents. Sans eux tu n'existes pas. Je suis un peu psychologue, tu sais. À voir ta gueule et ton accoutrement, je pense que t'es un de ces gars qui a quelque chose à se reprocher, qui a fui son pays d'origine sur la pointe des pieds et qui essaie de refaire sa vie ailleurs, au soleil, le genre de mec qui n'ira pas se plaindre à la police locale et qui ne se réfugiera pas dans l'ambassade de son pays. Alors je vais garder tes papiers avec moi et, si tu fais ce que je te dis, je te les rendrai, et t'auras même un peu de blé en prime. »

Je n'avais pas vraiment le choix aussi j'acceptai sa mission à

contrecœur. Rien de très compliqué cependant et l'officier m'avait promis 100 dollars bahaméens en échange de mes bons services. De toutes les façons j'avais un peu de temps à tuer car Bottlenose ne m'avait donné rendez-vous que le lendemain matin dans un Dunkin'Donuts de Port Lucaya, un endroit très touristique, très fréquenté où nous passerions inaperçus pour élaborer une première ébauche de notre stratagème. L'officier Richards me confia les clefs d'un pick-up complètement délabré, une véritable épave ambulante, un tas de boue qui ne valait même pas le quart de la piètre récompense qu'il me promettait. Il y avait un plan dans la boîte à gant, un de ces documents colorés qu'on vous remet à l'office de tourisme. Il comportait cette mascotte ridicule, une sorte de soleil débile arborant un sourire complaisant. Il y avait un entête aussi « Welcome to Gran Bahama Island. May all your wishes come true. » qui ne manquait pas d'ironie au vu des circonstances. Une croix avait été marquée au stylo bille sur le plan, elle indiquait un coin reclus au sortir de la ville. Je devais m'y rendre au plus vite car un type avait une cargaison à me refourguer. Il m'indiquerait ensuite où déposer le colis. « Et n'oublie pas, me secoua Richards, si je n'ai pas de nouvelles de toi dans 2 heures, je lance un avis de recherche. » Je démarrai en trombe tout en le scrutant dans le rétroviseur. Il faisait de grands gestes en secouant mon passeport pour bien me faire comprendre qu'il me tenait par les couilles.

En route, je pris un soin tout particulier à respecter les limitations de vitesse, à ne pas faire la moindre incartade au code de la route, car la conduite à droite, héritage britannique, faussait tous mes repères et j'avais peur de me faire alpaguer par les flics. Il y avait de grandes avenues qui s'intersectaient à angle droit. Elles semblaient bordées de

palmiers en plastique. Un sentiment oppressant me gagnait petit à petit. Je m'étais fais une toute autre idée de ce à quoi pouvaient bien ressembler les Bahamas. Tout avait l'air contrefait, en carton-pâte, comme si derrière l'apparat des façades des banques et des riches condominiums, il n'y avait rien eu d'autre à part du creux, d'immenses entrepôts désaffectés et vides. Pas grand-monde sur les trottoirs, non plus, juste quelques touristes rougeauds et gras du bide en T-shirt, shorts et en tongs, aussi cette étrange impression d'errer au milieu d'un immense studio de cinéma redoubla-t-elle d'intensité au point de s'imposer comme une quasi-évidence. Je tombais des nues, Freeport n'était en réalité qu'un parc d'attraction aseptisé dédié à la vacuité de nos âmes, une ville-fantôme où même les spectres s'étaient fait la malle. Je ne croisai que 3 ou 4 véhicules en chemin. Les conducteurs, des locaux, semblaient gagnés par la neurasthénie.

J'arrivai donc prudemment au point de rencontre, il s'agissait d'une caserne de pompiers. Je fis deux, trois tours du bloc avant de remarquer un gars qui m'invitait à me garer discrètement dans une des ruelles jouxtant le bâtiment. Il y eu comme un bruit sourd qui fit tanguer le véhicule et je crus un instant qu'il allait se disloquer. Le type, un rastafari enturbanné, assez baraqué, caché derrière de grosses lunettes noires, venait de charger une caisse à l'arrière du pick-up. Le disciple d'Haïlé Sélassié Ier s'adossa alors à la fenêtre du véhicule, m'arracha le dépliant des mains, griffonna rapidement quelque chose dessus, tout en jetant de temps à autre des regards furtifs aux alentours. Sans mot dire, il balança le plan sur le tableau de bord puis me fit signe de m'arracher fissa. Comme je ne fus pas assez prompt à son goût, au bout de quelques secondes il sortit un Glock 9mm et il me braqua avec insistance. Il y eut un vide, un blanc d'une bonne minute pendant

laquelle rien ne se produisit. Le gars secouait son arme pour me faire déguerpir mais j'étais juste tétanisé.

Il existe deux catégories de bestioles en ce bas monde, les prédateurs et les proies. Les moindres détails anatomiques des individus de chacune de ces deux catégories sont à ce point pertinents qu'ils semblent émaner de l'esprit d'un grand ingénieur qui les aurait prémédités. Les prédateurs ont des yeux placés au milieu de leur tête, exactement à l'emplacement idoine pour leur permettre de figer leurs cibles, de les verrouiller du regard et ne plus les lâcher jusqu'à ce qu'elles se fassent chopper. Les proies, en revanche, ont les yeux de chaque côté de la tête. Ça leur permet d'avoir un angle de vue plus large et le temps de voir venir les prédateurs pour réagir. La sélection naturelle et la théorie de la survie des espèces suffisent contre toute attente à en expliquer les raisons. Trois réactions sont possibles face à l'attaque d'un prédateur. La première est la fuite, la deuxième plus rare est l'attaque, la dernière très méconnue est la tétanisation. En effet, lorsqu'une proie ne bouge plus, certains prédateurs ne la détectent plus et du coup elle ne se fait pas dévorer. Aussi ce mécanisme de défense par automatisme s'est-il mis en place chez certains spécimens qui ont survécu un peu par hasard. Tout cela est resté gravé au fin fond de nos gènes par atavisme. Je suis le descendant d'un de ces petits mammifères qui n'a dû sa survie face à de grands reptiliens qu'à son absence d'initiative.

Le rastafari, impatient, finit par donner un coup violent sur la portière. J'appuyai par réflexe sur l'accélérateur en embarquant poubelles et autres cartons qui garnissaient la ruelle. Ma course folle fut assez brève. Au sortir de la contre-allée, j'emboutis assez

violemment une sorte de clodo que je n'avais pas remarqué. Mon sang ne fit qu'un tour alors que je pilai brusquement. Je vis le gars voltiger et tournebouler jusqu'au trottoir d'en face dans un boucan monstre. Dans le rétro, j'aperçus le rasta détaler comme un lapin. Il craignait probablement que du monde ne rapplique mais ce ne fut pas le cas. Un bref instant je fus regagné par ce sentiment de vacuité profonde que les rues de Freeport m'avaient inspiré tantôt. Il y eut de nouveau un blanc. J'étais tétanisé par ce qu'il venait de se produire, abattu par l'éventualité d'avoir refroidi involontairement ce pauvre vagabond. Soudain, plusieurs petits coups secs vinrent me soustraire de la catatonie et le voile flou qui couvrait ma vue se dissipa. Le clochard que j'avais catapulté quelques instants plus tôt tambourinait apparemment en pleine forme sur mon pare-brise en beuglant des insanités. J'eus du mal à les identifier au début. Petit à petit, le charabia incompréhensible qu'il postillonnait se mit à prendre un sens familier. Le gars maugréait des insultes en français avec un fort accent québécois.

« Ostie câlice de tabarnac' de crisse ! Tu m'écoutes-tu ? Chu mal pris là. Tu m'as emboutis le plexus, moron-là, avec ton char tout rouillé. L'niaiseux, t'vas m'prendre avec ton citron et m'emmener à l'hôpital tout de suite, veux-tu ? J'ai besoin d'un plaster avant que j'crève du tétanos. J'm'en va t'péter le windshield , nono, s'tu m'ouvres pas la portière. J'va quand même pas faire du pouce aux ambulances ? »

Tout me revint alors dans un long flashback. Je me souvins à ce moment précis de toutes les recherches sur le net que j'avais effectuées. Grand Bahama, l'une des îles les plus au nord des Bahamas

à environ 90 kms de la côte de Floride, est la quatrième île de l'archipel par sa taille. Les premières peuplades de l'île étaient les Indiens Siboney à l'âge de pierre. Les Indiens Taïnos-Arawaks qui colonisèrent les Antilles depuis l'Amérique du Sud avec leurs pirogues vinrent les en déloger, spoliant leurs biens, violant leurs femmes, tuant leurs enfants. Ce n'était là qu'un prélude aux vagues incessantes de tueries qui allaient déferler sur les côtes de cette parcelle de paradis pendant des siècles. Ce fut au tour des Lucayas de régner sur l'île avec leur système social et leur politique bien organisée. Les premiers Espagnols débarquèrent en 1492. Les Lucayas furent décimés, conséquence des maladies, des combats ou de leur déportation en tant qu'esclaves dans les mines d'or de Cuba ou à la Trinité. Les Espagnols baptisèrent l'île Gran Bajamar et c'est sans doute de cette appellation que les îles Bahamas tirent leur nom. Les eaux peu profondes entourant l'île posaient de vrais problèmes de navigation. Les Ibères laissèrent Gran Bajamar à l'abandon, considérant qu'il s'agissait d'un piètre point de ravitaillement, difficile à défendre. Les pirates, investirent alors les lieux et prirent un malin plaisir à leurrer les caravelles et autres bateaux de marchandises afin de les faire s'échouer sur les récifs coralliens et de les piller. La Grande-Bretagne annexa Gran Bajamar en 1670 mais il fallut un demi-siècle pour venir à bout de la piraterie. L'endroit devait rester relativement tranquille jusqu'à la moitié du XIXe siècle. En 1834, d'anciens serfs bâtirent les premières villes suite à l'abolition de l'esclavage dans l'empire britannique. L'île ne connut un essor économique qu'au moment de la Guerre de Sécession grâce à la contrebande avec les États confédérés d'Amérique (surtout les armes, le sucre et le coton). Un deuxième essor eut lieu avec la contrebande, pendant la prohibition. L'île fut ensuite investie par les banquiers et les cols blancs. Les derniers colons

en date furent les retraités de Floride et du Québec, les premiers pour cause de proximité de leur résidence principale, les seconds appâtés par des avantages fiscaux immobiliers liés à des accords du Commonwealth. L'île était devenue un immense asile de vieux mais ça n'était qu'une couverture. Jamais les pirates n'en avaient été vraiment expulsés, au contraire, tous les corsaires, flibustiers, forbans, boucaniers des temps modernes y tenaient plus que jamais leur planque et y entassaient leurs butins.

Je pris le clodo sous mon aile, pour l'emmener à l'hôpital le plus proche afin qu'il puisse être examiné même s'il semblait plutôt bien avoir encaissé le choc. Jean Charpentier faisait partie de cette dernière vague d'immigrants, cependant ses penchants pour les casinos et le *Texas Hold'em poker no limit* en particulier lui avaient coûté son condominium et tous ses deniers personnels. Abandonné par ses proches, il s'était mis à errer aux quatre coins de l'île. Je crus d'abord que l'accident lui avait provoqué une grave commotion cérébrale. Je compris rapidement qu'en réalité, il divaguait déjà depuis de longues années. Il prit place à ma gauche sans sembler me porter une quelconque rancune. Il engagea même la conversation comme si nous avions été des amis de longue date.

De Jimmy Choo en grande pompe

Pauline

Nos rires résonnent dans toute la pièce. Lili est ivre morte, elle titube jusqu'aux toilettes où elle peine à s'accroupir. Pendant qu'elle vide ses entrailles du Jack Daniel's qui les embourbe, je nous prépare deux rails de coke. Elle me rejoint en entonnant les paroles de la musique qui nous parvient depuis le jardin. Ses Jimmy Choo sont maculées de vomis, je me penche pour lui essuyer, évitant de souiller les miennes, et finis allongée sur le marbre frais de la salle de bain.

— Tu devrais venir ici Lili, ça fait trop du bien… Cette fraicheur… Ça vaut toutes les aspirines.

Mais elle ne m'écoute pas. Elle remet du gloss sur ses lèvres *botoxées*, elle sniffe le rail que je lui ai préparé, s'ébouriffe les cheveux puis se hisse sur le meuble du lavabo qui me fait face.

— J'ai envie d'un mojito, dit-elle en balançant ses jambes fuselées dans le vide.

— Tu as déjà trop bu ma chérie.

— Une grande coupe de mojito, servie par un vrai latino. J'ai vu un serveur cubain tout à l'heure, je suis sûre qu'il peut m'en préparer un. Oh ! Et puis je veux me trouver un beau producteur pour qu'il me mette en haut de l'affiche… Il faut que tu m'aides, il faut en trouver un en pleine ascension. Je veux qu'on parle de moi dans tout le pays !

Je me redresse sur un coude, rassemble tant bien que mal mes esprits, puis me lève maladroitement.

— Allez, viens, dis-je en lui attrapant la main. On va se baigner.

Elle glousse, descend de son perchoir, me suit en chancelant. J'ai l'impression que nous avançons sur un bateau qui tangue. Nous longeons un couloir interminable rempli de tableaux d'artistes en vogue, de meubles massifs taillés dans des bois rares, de lustres en cristal et de sculptures de marbre. La musique se fait de plus en plus forte, et lorsque nous franchissons la baie vitrée qui mène au jardin, elle m'envahit toute entière, comme si les haut-parleurs étaient à l'intérieur de mon cerveau. Des serveurs approvisionnent le buffet et circulent parmi les invités avec des coupes de champagne et des canapés. Lissa, l'hôtesse, me fait signe au loin. Son sourire d'un blanc éclatant révèle un diamant serti dans son incisive. La nouvelle tendance. Le Dr Coleman posera le mien dans deux semaines : un 29 carats diamant princesse.

J'enlève ma robe et l'abandonne sur la pelouse. Lili m'imite, nous nous précipitons dans la piscine. Les autres invités nous applaudissent, l'un d'entre eux, un beau blond au regard perçant, fait glisser vers moi le bar flottant puis plonge pour me rejoindre. Je suis entourée de seins siliconés, de sourires artificiels et d'extensions capillaires. Lili vient se servir un gin au bar flottant et tandis que le bel inconnu remplit mon verre de glaçons, nous comparons nos piercings au nombril. Le mien est mieux, forcément c'est une émeraude 80 carats. Mais je ne le fais pas remarquer à Lili et flatte son saphir démodé.

— Voilà ton verre ma chérie, m'annonce le bellâtre. Je lui retourne un sourire dévastateur :

— Et toi, tu en penses quoi de mon piercing ?

Se sentant invité, il enfonce sa main dans l'eau et me caresse le ventre comme s'il vérifiait la carrosserie de sa nouvelle Porsche, puis susurre qu'il estime mes atours à sa convenance. Autre sourire. Je descends mon verre cul sec.

A minuit, des cracheurs de feu et des danseuses se réunissent autour de la piscine. Lissa a misé gros pour qu'on parle de sa *pool party* dans les tabloïds.

***

Le show achevé, je fais signe à un serveur pour qu'il m'apporte à manger. J'opte pour une verrine de crabe et un toast au caviar. Mon bel inconnu s'est évanouit dans la foule, je ne vois plus Lili. Je grignote afin de recouvrer mes esprits et taille un brin de causette avec les spectres qui m'entourent.

Il doit être une heure du matin quand je me glisse dans le jacuzzi entre une playmate et un joueur de soccer. Malgré la musique assourdissante, je n'entends que le claquement irritant des faux-ongles de la fille contre sa coupe de champagne. De toute façon, je ne m'amuse plus, et j'ai perdu Lili. Je décide de rentrer à la maison. Je salue Lissa et bipe mon chauffeur.

***

Je me réveille avec une barre de métal dans la tête. J'ai le cœur au bord des lèvres. Il me faut une bonne heure pour sortir du lit. Une douche bien fraîche remet un peu d'ordre dans mes idées, mais le miroir me renvoie une image terne. Des boutons d'acnés se sont logés

sur mon menton, mon mascara s'est imprimé sur mes paupières. Je tente tant bien que mal de retrouver un semblant de contenance, me noue les cheveux sur le sommet du crâne, nettoie ma peau, me glisse dans une robe de chambre en soie.

Rosa m'interpelle depuis le rez-de-chaussée, me sommant d'une voix paniquée d'allumer People TV. Perplexe, je découvre un reportage sur la soirée d'hier. On dirait que Lissa a réussi son coup.

Tandis qu'une photo de Lili s'affiche sur l'écran, Rosa déboule dans la pièce, haletante. Je lui intime le silence d'un geste de l'index, écoutant religieusement les propos de la voix off. Pourtant, je ne suis pas sûre d'en saisir le sens. Seules quelques bribes se détachent de la litanie qui m'assènent un coup de massue. « Noyade ». « Coma éthylique ». « Rapport médico-légal ».

Je refuse de les assembler. Chancelante, je me précipite sur la pile de vêtements jonchant le sol au pied de mon lit, la retourne, envoie valser des affaires, jusqu'à mettre la main sur mon téléphone. Onze appels en absence. Quatre messages sur le répondeur. J'enclenche la messagerie.

« Kelly c'est Lissa, on vient de trouver Lili dans la piscine. T'aurais pas dû partir sans elle, elle est inconsciente et… »

Je presse la touche supprimer et passe à la suite, ahurie.

« Kelly c'est encore moi, on n'arrive pas à réveiller Lili. J'ai appelé le médecin, il veut qu'on aille aux urgences mais la presse va nous fondre dessus… »

Supprimer. Message suivant.

« C'est vraiment la merde, je crois qu'elle fait un coma ou une overdose. Putain Kelly, tu l'as vu prendre quelque chose ? Rappelle-moi. »

Supprimer. La suite.

« Kelly, réveille-toi bon sang ! On est aux urgences, rejoins-nous là-bas. Ça craint vraiment. »

Bip sonore. « Fin des nouveaux messages ». Je laisse tomber le téléphone et tourne la tête vers l'écran de télé. Non, ce n'est pas possible… Lili ne peut pas… Merde, on devait partir à Rio dans un mois !

Je reste figée sur le sol. Rosa me murmure quelques paroles réconfortantes, enroulant un bras autour de mes épaules. Mais j'ai besoin d'être seule, je l'enjoins à prendre sa journée.

Je savais que cette soirée était une mauvaise idée, on aurait mieux fait d'aller au Coco's. Lili aurait peut-être encore trop bu, mais au moins elle ne se serait pas noyée dans cette fichue piscine. Je me masse les tempes, tentant de recouvrer mes esprits, puis compose le numéro de Lissa.

Lili est morte ce matin. L'enterrement aura lieu dans deux jours. A peine ai-je raccroché que j'appelle la fleuriste qui décore habituellement mes soirées. Mes consignes sont claires : je veux que ma gerbe de fleurs soit la plus grosse de toute l'église.

***

La cérémonie est un vrai défilé de mode. Les pleureuses ont sorti leur plus belle paire de lunettes et leur plus grand chapeau, pour dissimuler leurs yeux fatigués par la fête de la veille. Personne n'adresse ses prières à la défunte, nous sommes tous trop préoccupés par ce que portent les uns les autres pour ce grand évènement. Je m'avance vers les parents de Lili, les salue, leur transmet mon amitié

la plus sincère, et constate que sa mère, une cinquantenaire liftée accompagnée de son bichon frisé dans un bagage à main Louis Vuitton, a choisi pour sa fille un cercueil rose fuchsia. Je la félicite d'avoir su conserver le sens de l'esthétique dans cette rude épreuve et note avec satisfaction que l'envergure de ma gerbe de lys blancs enterre toutes les autres compositions florales encombrant la nef.

Le passage au cimetière est le plus difficile. On me demande de dire quelques mots, que mon ami scénariste Jason Lewin m'a gentiment préparé hier et glissé furtivement à l'entrée de l'église. L'exercice m'arrache quelques larmes, mais peut-être est-ce de savoir que mon amie va passer l'éternité dans un mausolée en marbre noir sur lequel trône une immense statue d'aigle, symbole du patriotisme de son père, plutôt que les mots émouvants de Jason.

Une fois rentrée à la maison, je quitte ma robe Prada, mes pierres et mon maquillage pour me glisser dans un survêtement. Je passe la soirée au lit devant la télé en mangeant de la crème glacée, évacuant enfin un peu de ma tristesse. Je ne peux changer de chaîne sans qu'on évoque la mort de Lili et son enterrement en grande pompes.

— On dirait que tu as réussi, ma Lili. On ne parle plus que de toi dans tout le pays.

Jetant un coup d'œil à ma paire de Jimmy Choo renversées sur le sol, j'enfourne une nouvelle cuillérée saveur vanille-cookie dans ma bouche.

Prosopagnosie

Céline Mayeur

Chapitre 1 … Jardin secret.

« Ma belle et sublime,

Tu as terminé sur des mots qui m'ont rendu fou... Parce que si tu venais te coucher nue près de moi, tu sais bien que l'ivresse du désir m'inviterait à te posséder avec emportement et ravissement… Rien qu'à t'écrire et à imaginer cela, je ressens dans mon corps un très viril émoi, et un besoin irrésistible d'épancher la fureur de mon désir en toi. Comme tu sais bien parler au cœur, à l'âme et aux sens de l'homme. Tu m'envoûtes et me frustres d'atroce et merveilleuse manière... Je te couvre des caresses et des baisers les plus brûlants et rêve de pénétrer le sanctuaire de ta chair...

Ton jardin secret malade d'une convoitise amoureuse qui le consume entièrement... ».

Maman avait laissé sa boite mail ouverte et j'ai pénétré dans la chaleur tropicale de son jardin secret. Ce jardin, j'ai appris à le connaître en y progressant à pas de fourmis. C'est qu'elle a pris goût à

planter des arbres et des fleurs partout dans ce qu'elle considère comme son intimité. Le problème c'est que la végétation a envahi notre quotidien. Ce parc des plaisirs et des contemplations est devenu la résidence principale de ma mère. Pour la retrouver, je dois franchir les lacs d'orties, fatidiques frontières entre ses rêveries, ses gourmandises et le reste. Le reste, en fait, bien c'est ce qu'elle trouve fastidieux.

Oh ! Moi, outre le plaisir isolé d'une échappée entre mère et fille au bord de la mer, je suis considérée comme ennuyeuse… Je suis nonchalante. Ma mère, elle, s'active (entre deux marivaudages). Moi, je dois manquer sûrement de poudre de perlimpinpin et de poussières d'étoiles.

Alors que je traîne les pieds, les pas de ma mère sont aériens. Elle se déplace tellement vite qu'elle me distance à chaque fois d'au moins cent mètres lorsque nous marchons ensemble. Ma mère ne prend jamais le temps de discuter. Elle se contente de me déposer chez des gens… pour se débarrasser de moi.

Les nappes de brumes brodées de mystère sont les revêtements de mes angoisses. Je sursaute en me demandant ce qu'est devenu le seul garçon de la maison. L'odeur du lait sur sa peau, la musique rieuse de sa voix, ses lèvres de cerise et son ballon rouge, voilà ce qu'il me reste de notre complicité.

Ma sœur, Camille, est une ombre. Elle a une silhouette de yaourt maigre et un sourire aigre. Elle passe ses journées dehors et ses soirées un peu partout. De temps à autre, on entend le claquement de ses talons sur le sol, ses pas précipités dans les escaliers. On sent son

parfum de champagne et de fleurs.

Elle ouvre une canette et ça fait « pschiiiit !!! ». Elle déglutit assez bruyamment, elle rote aussi. Ensuite, elle remplit son sac « fourre-tout » avec des coupe faims et ses drogues. Elle n'avait pas voulu me dire ce que c'était tous ses comprimés, ses machins à sucer, à fumer, à *vapoter*, à priser ou à mâcher. Tout est parfumé en tout cas. Ça sent l'anis, la réglisse, la menthe, la verveine, la camomille, le citron, la fraise et le café. Elle a toujours eu des yeux bizarroïdes, des pupilles en tête d'épingles. Ses yeux n'ont rien de naturel. Ils n'ont jamais la même couleur, elle doit mettre des lentilles colorées ou alors je ne sais pas…

Elle se teint souvent les cheveux et se les coiffe toujours différemment. Moi, je ne sais jamais la reconnaître. C'est quelque chose qui a tendance à m'effrayer, le fait qu'elle ne se tienne pas tranquille. Si elle voulait bien se détendre autour d'une tasse de thé, je pourrais l'examiner pour apprécier les caractères de son visage. Je suis sure qu'il y aurait des choses à lire sur ses lèvres, dans ses yeux, sur les plissements de son front.

Je vis avec des étrangères et j'ai toujours l'impression de m'aliéner en me baignant dans cette plage ensablée de secrets…ça me pique aux yeux et j'ai l'impression de ne plus rien y voir du tout.

Il me semble que j'ai entrepris il y a bien longtemps un long voyage dépaysant dans les pays chauds avec dans ma valise quelques vêtements (mes robes fleuries, mes chemises de nuit, mon tout premier parfum et des antidouleurs mais pas de remède aux chagrins). J'ai dû me faire piquer par une mouche tropicale ou alors une autre, je ne sais pas, peut être que c'était un moustique mais la chaleur dans mon corps ne se dissipe pas…J'ai chaud partout alors que je suis nue d'amour. Je

dors toute nue dans des draps de satin. En fait je dors mal à cause du ramdam, ma mère à la guitare, les invités. J'entends des rires.

Je m'enveloppe souvent au cœur de la nuit de mon peignoir pour aller chercher des glaçons dans le congélateur. Je croise dans la cuisine des gens dont je ne sais pas grand chose. Souvent on me dit : « ben alors Alice ? Tu ne me reconnais pas ? Pourquoi tu me regardes comme ça ? ». Je ne réponds rien… Je ne parviens pas à mettre des noms sur les visages, c'est terrible. Je me sens à part à cause de tout cela. J'ai tellement honte de ce problème, que l'on me prenne pour une imbécile parce que je n'ai pas la mémoire des visages. Je me demande si c'est la fièvre ou alors si c'est psychologique. Je me demande pourquoi je plane comme ça. Pourquoi suis-je nébuleuse ?

Je reviens dans ma chambre et je glisse les glaçons partout sur mon corps. Le premier, je le laisse fondre dans ma bouche, le deuxième rafraîchit mes paupières, le troisième au creux de mes seins meringue à la fraise, le troisième sur ma fraise *tagada*, le quatrième sur mes lèvres guimauve, la cinquième au creux de mes reins…

Il me semble que mon âme s'éclaircit, un soupçon de netteté s'affleure de mon bain de brume. Pourtant, ce que je vois, reste des fragments de visages. Je suis persuadée que ce beau garçon à la longue chevelure blonde est mon frère. Des billes roulent autour de nous et on collectionne des cartes dans un album. Pourtant quand je demande à maman où il est passé, elle s'imagine que je parle de l'autre, celui qui n'est pas mon frère mais que je dois considérer comme tel parce que c'est le fils de son favori. Pour celui-là c'est comme une danse, un mélange de notes et une association de formes géométriques, des mouvements pétulants. Mon regard ne se pose jamais sur lui parce que

je ne suis pas certaine de vouloir m'enquérir de ses pensées, mon regard contourne sa personnalité. Ce qui est certain, c'est qu'il est actif, sportif, et surtout très agressif. Quand je tremble il me serre contre lui. Des fois, il se fait trop insidieux alors ça m'arrange de ne pas reconnaître son visage. C'est une partie de moi qui lui échappe, mon regard, il ne l'aura jamais.

Chapitre 2… Il ou lui ?

« Quelle ivresse tu me procures, surtout lorsque je me laisse aller à rêver d'une vraie rencontre : les souvenirs en seraient pour nous deux brûlants, et à revivre comme l'expérience de la plus merveilleuse des drogues, tu es ma fleur capiteuse, mon obsession incandescente, tu brûles ma chair et hantes mon esprit, je ne peux me passer ni de ton écriture, ni de ta pensée, ni de ta voix, ni de ton cœur, ni de ton corps fascinant et convoité. Envie de communier, fusionner, de tendresse, de sauvagerie, de plaisir, d'amour, de sensualité et de bonheur, fureur de vouloir jouir en toi, partout où tu me permettras d'entrer... :)

Ton valet délirant de désir et d'admiration, qui se consume et se languit, et va jusqu'à l'onanisme le plus délicieux en pensant à tes courbes et toutes tes divines perfections !!!... »

A la lecture de son message, je frémis, je cambre les reins et je gémis : je suis toute mouillée. Je passe ma main sur mon intimité en imaginant qu'il me caresse. L'excitation à l'idée que l'on me surprenne ainsi, la marque de l'oreiller sur les joues, les cheveux dans les yeux, jupes relevées, exhalant mes parfums de camélia assoiffés, accroit l'intensité de mes plaisirs extatiques.

Ah, s'il était là !

Seulement, il n'est qu'une relation virtuelle qui agrémente mon jardin secret. Chaque mot de lui est une rose supplémentaire dans mon antre. J'y collectionne ses poèmes, ses photos, ses chants, ses dessins et nos échanges verbaux et non verbaux par le biais de l'écriture ou de la webcam.

J'aimerais le retrouver, vivre de sa prose et d'eau fraîche mais je ne suis qu'une fontaine tarie qui ne distille plus de romantisme. Je ne crois plus en l'amour parce que l'homme que j'ai aimé est mort. Aimer de tout son cœur, se donner corps et âme et finalement se retrouver veuve c'est trop dur… Plus jamais ça ! Rêver oui, jouir surtout et oublier le mal qui m'envahit chaque jour, moi l'ange déchu.

Je suis en colère contre mon mari qui m'a laissée terminer seule mon séjour terrestre. Je suis en colère contre l'amour et en colère contre les hommes. Maintenant c'est l'extase ou rien. Le tiède je n'en veux plus parce que je suis insensible. Le deuil a nécrosé une partie de mon âme et il me faut une dose gargantuesque de passion pour que je me sente revivre.

J'aspire à rendre jaloux mes prétendants pour me donner l'impression d'exister réellement, je veux dire pas seulement une vie sans étincelle qui démarre à l'hôpital, se poursuit à la maison devant les feuilletons télévisés, au travail sous les ordres de mes supérieurs hiérarchiques et se termine en maison de retraite. Une vie sans péripétie ni danger, ce n'est plus ma tasse de thé. Je ne suis plus une femme qu'on épouse. Je veux être une femme dont on se souvient. Tant pis si mes coups d'éclats brisent des couples. C'est tellement excitant les contrats à durée déterminée en amour. On pose nos

conditions, on se prend à l’essai, on part en vacances, on se retrouve et on prolonge ce contrat si l’attirance résiste au temps.

Je suis consciente que je suis en train d’émailler les hauts et les bas de mon quotidien par mon humeur instable et mon envie irrépressible de m’amuser. Je veux du « bling-bling » . J’embrasse sous les boules à facette quand d’autres susurrent des déclarations amoureuses sous le gui.

Sous les nuages d’alcool, entre deux rires et entre deux vacillements, je pense à eux : mes favoris. Celui qui rédige ces langoureux messages et que je n’ai jamais eu le bonheur de rencontrer à cause des kilomètres qui nous séparent et celui que je fréquente qui ne sait pas aligner trois mots sans hoqueter. Je superpose ces deux personnages pour qu’ils ne forment qu’un.

Les larmes viennent s’installer au coin de mes yeux, elles dégoulinent et arrosent mon corps dénudé. Je prends conscience à mesure que je reprends mes esprits, libérée de l’emprise de la boisson et de la drogue que je suis vulnérable, mélancolique et que je suis incomplète. Il me manque ma moitié

Je ne veux pas être une maîtresse. Je ne suis point une catin. Je suis en manque d’amour. Putain ! Je me rends compte que je suis mauvaise mère quand je croise le regard d’Alice qui m’examine comme si j’étais une étrangère. Elle ne semble guère me reconnaître. Elle paraît se demander :

— C’est bien ma maman cette loque humaine qui passe son temps à surfer sur le web ou à se baigner dans les vapeurs de la piste de danse ? Cette femme qui n’a pas la tête sur les épaules c’est bien ma mère ?

Il faudrait que je choisisse entre lui et il. Le danseur ou l'écrivain ? L'esthète ou l'adonis ? La berline ou la décapotable ? L'appartement ou la villa ?

« Il » est blond aux yeux bleus, vêtus de chemises et de pantalons de flanelle. Je sais qu'il est anxieux, qu'il porte des lentilles de contact, qu'il souffre de l'estomac, qu'il est agnostique, politiquement orienté à gauche, psychologiquement à l'Ouest. Il est lettré. L'île flottante est son dessert préféré. Toutes ces informations dispersées ne me permettent pas de me représenter le personnage autrement que par le fantasme.

Je me demande dans mes rares instants de lucidité si c'est le mystère qui m'émeut autant : le danger du fait que j'énonce des détails insidieux sur ma personne à un parfait inconnu qui sait désormais dans quelle boite je me dandine, à quel bar je sirote et à quelle pharmacie je me rends.

Je suis allée trop loin dans ma folie, j'ai honte de ce que je suis devenue. Efflanquée, tremblotante, le corps couverts de bleus je veux fuir la violence de « lui ». Suivre « il », se serait prendre le risque de reprendre ma vie à zéro, tout abandonner une fois de plus en me laissant guider aux bras d'un étranger. (Un homme qui me fait vibrer et pour qui je mouille du soir au matin).

« Lui », c'est un bel étalon. Il est d'une beauté indicible. Cheveux bruns rebelles, yeux marrons, peau mate, musclé. Les femmes s'empourprent quand elles croisent son regard. Il m'aime furieusement et il me laisse des bleus à l'âme, autant que sur mon pauvre corps qui n'en peut plus des coups de martinets. Son fils est sur le point de

suivre les traces de son père et je sens qu'Alice craint ses intrusions. Je me plais à me bander les yeux et les imaginer tous deux frères et sœurs de cœur et de sang, vivant une complicité innocente. Je sais bien que la réalité est plus cruelle…

Je suis tellement malade que je réagis de manière égoïste et maladroite, je cherche ailleurs, je tâte tous les corps, à la recherche de celui qui nous arrachera à notre triste situation.

Il faudrait que je cesse de donner mon corps à n'importe qui. Avoir les mains baladeuse c'est une chose, être tactile n'a rien d'alarmant, j'ai le droit de m'exprimer manuellement mais baisser sa culotte pour un oui ou pour un non ce n'est pas normal. J'ai perdu conscience après m'être fait battre par mon sadomasochiste de copain qui dit que je l'ai bien cherché à me trémousser de la sorte et que j'aime le châtiment, ça se lit sur mon visage de catin. C'est un libertin mais moi je ne suis pas certaine d'en être une, enfin plus maintenant.

Chapitre 3… Me déguiser.

« Il est si humain de craquer, et même si essentiel !... Ta fragilité, tout intermittente, ne te rend que plus belle... Tour à tour forte et vulnérable, toujours femme et séductrice, merveilleuse tentatrice, rêve de tout homme, égérie de mes rêves, tu ne peux que m'enchaîner...

Je pense ardemment à toi au moment même où je te soupire ces lignes, qui me montent du cœur aux lèvres et à la plume. Demeure dans l'assurance de la douceur de mon sentiment... ♥ *»*

Je me rappelle de la réaction d'Alice, ma petite sœur, à la lecture d'un des messages de ce bel inconnu. Elle n'avait pas parlé pendant

une semaine. Pour ma part, c'est différent. Je suis rêveuse, insinuant que c'est à moi que cet homme s'adresse, m'offrant ses mots poétiques comme un amant offre des fleurs et des chocolats à sa courtisane.

Je m'identifie à ma mère parce qu'elle est belle avec ses cheveux bruns bouclés, sa peau de miel et ses yeux gris. Elle ressemble à une sirène quand elle danse en robe à paillettes et escarpins de diamants. Elle est tellement naturelle, spontanée qu'elle rit et se jette à l'eau toute habillée quand elle se sent d'humeur à caresser l'onde ainsi que ses dauphins imaginaires. (Je sais que maman se drogue parfois et qu'elle voit des choses qui n'existent pas).

Malgré les pleurs de ma mère, ses troubles de l'humeur, je n'ai pas l'impression qu'elle souffre réellement. Je pense que maman est maline. Lorsqu'une situation lui déplaît elle choisit la solution de facilité : prendre la poudre d'escampette. J'aime beaucoup cette philosophie que je définis comme un reniement du destin. C'est une sorte de féminisme. Elle défie toute autorité et surtout les hommes. Cela lui plaît de multiplier les conquêtes, pour se donner l'impression d'être puissante.

Maman endosse plusieurs personnalités et quand elle veut quitter son corps, elle prend des drogues et plane dans le ciel. Elle devient un ange.

Pour ma part, j'ai juste besoin de disparaître. Je ne veux pas que l'on sache que je suis vulnérable, susceptible et fleur bleue. Je ne veux pas qu'on sache que je dors avec une peluche, que j'aime les bonbons et que j'ai peur du noir.

Je me justifie sans arrêt en arguant que je *vapote* pour arrêter la

cigarette, en réalité c'est parce que je me consume dans l'envie d'une sucette à la fraise mais que je crains qu'on me traite de bébé.

Lorsque je fume, je prétexte que la cigarette électronique me donne la nausée. Si je fume c'est parce qu'un besoin de sucer mon pouce me prend quand je me sens en manque d'affection. Depuis quand ma mère ne m'a-t-elle plus câlinée ? Je n'ose pas m'introduire dans le lit de ma sœur de peur qu'elle se moque de moi.

Je collectionne les gadgets. Boule anti-stress à la main, petite lampe à LED fuchsia dans le sac, grigris, peluches à la mode pour me donner l'air d'être une bimbo alors que je me sens comme une fillette qui se prépare pour la première fois à aller à l'école.

Si ma mère est brune, je suis blonde, on me surnomme « Barbie » et je déteste ça. Les gens s'imaginent que je suis stupide parce que la nature m'a dotée d'un visage de poupée et parce que je porte des sacs en fourrure framboise et des ballerines ornées de perles et de plumes.

Quand j'en ai marre, je réagis à la manière de maman. Je change de tête, de look et d'attitude. Je me vieillis et je me laisse accoster par des gars qui s'imaginent que je suis majeure. J'ai du swag quand je sors avec Thierry, (Monsieur truffé de fric !) et je suis en survet pour Benjamin, le sportif que j'ai rencontré en boite.

Le hic, c'est que malgré mes fantaisies et mes déguisements je ne parviens pas à trouver ce que je cherche. Je crois que ce n'est pas d'un homme dont j'ai besoin mais d'un papa, c'est surement pour ça que je me frotte aux mecs matures. Seulement il y a quiproquo. Ils ne comprennent pas que je veux des câlins et que je ne me sens pas en âge de …Je ne sais même pas nommer cet acte dégueulasse.

Mon papa est mort, je me mets à pleurer de manière compulsive, bruyamment. Papa pourquoi m'as-tu abandonnée ? Et mon demi-frère où est-il passé ?

Chapitre 4… Et si c’était « il » ?

« Je n’ai qu’une seule envie à cet instant : t’exprimer tout ce qui déborde de mon cœur en te faisant l’amour avec emportement, fièvre et passion, encore et encore, à en perdre connaissance. T’écrire en ce moment même me met au bord de l’orgasme, je n’ose te parler des 19 cm que tu viens, par la seule évocation de ton être et de ta chair, de déplier et de dresser triomphalement... Pardonne-moi cette verdeur, cette crudité, mais je n’en puis plus, si tu étais là, debout face à moi, nue, offerte, je me jetterais goulûment sur toi, le désir me dépasse, m’emporte et me fait délirer, tu me manques trop c’est atroce, ma chair appelle la tienne, nos âmes communient déjà, j’ai faim de toi, somptueux festin des sens et du cœur !!!! »

Ses messages, j’en redemande. Je suis devenue addictive de sa verve et je me perds dans la passion de nos échanges. Cela fait quelques jours que je me sens changée. Le désir, la jouissance et la curiosité ont laissé place à un déchirement.

La mélancolie saupoudre mon être, je palis et je doute. Il me semble reconnaître cette émotion poignante et douloureuse. C’est une douleur délectable, une mélodie lancinante qui me plonge dans une rêverie dont je ne souhaite point m’arracher. Qu’il est douloureux de se sentir bien et d’avouer que ça y est : je suis amoureuse !

Cette révélation, je préfère la garder pour moi car « il » serait trop content. Je sais bien que c’est un beau parleur. Son charisme fait pâmer toutes les femmes et filles qu’il croise sur son chemin ou sur internet. (Oui, Monsieur s’en vante dans ses messages et dans les

postes de son blog).

A distance, il parvient à me prodiguer des frissons, des vertiges, des orgasmes sans que j'aie besoin de me toucher. Ce n'est pas humain, c'est de la magie !

Je ne sais pas s'il m'aime. Je pense qu'un homme de son envergure ne peut aimer une pauvre serveuse addictive comme moi. Une femme si vulnérable qu'elle ploie sous les coups de son petit copain. Ne plus me laisser faire !

J'aimerais réagir, me défendre, mais je me sens tellement salope, tellement coupable de jouir alors que mon mari est décédé… que j'ai honte de vivre. Le sacrement du mariage m'interdit de souiller notre serment par ces infidélités post mortem alors je considère le châtiment corporel comme justice rendue.

La punition me soulage. Je me sens pardonnée de respirer alors qu'à cette heure je devrais rôtir en enfer.

J'entends le « bing » de ma messagerie, je ne peux m'empêcher d'ouvrir le courriel instantanément :

« Tellement envie de jouir en toi que j'en tremble de désir incandescent, je suis hors de moi, plongé dans tous mes états. Tu ne peux concevoir l'effet merveilleux et douloureux tout à la fois que ton être à lui seul produit sur mon corps et mon esprit. Je suis tout à toi ma sublime... »

Ça en est trop ! Me voilà haletante, les mains pétrissant ma féminité et l'esprit de l'autre côté de l'écran. Comment pourrais-je lui voler un baiser ? Je suis sure qu'il est beau, un tel pouvoir de séduction ne peut venir que d'un ange. Je veux connaître le paradis avant de mourir, j'accepterai le châtiment suprême et éternel après ça !

Chapitre 5… La cabane des pleurs.

« Il faudra que nous nous voyions : car nous n'aurons jamais assez de quelques heures pour nous aimer, nous étreindre, pour se posséder l'un l'autre totalement, en une fulgurance d'absolu... Je te dévore littéralement tant j'ai faim de toi. »

Tout a débuté par le silence inquiétant, une atmosphère pesante et l'humidité concentrée dans l'appartement. Ensuite le tonnerre a grondé et la foudre est tombée. Il s'est mis à pleuvoir très fort. Une migraine a commencé à ronger mon crâne ainsi qu'un profond ennui gangrénant mon esprit.

Je ne parvenais pas à dessiner, je manquais d'idées pour optimiser l'ensemble. J'étais incommodée par la senteur âcre des géraniums posés sur l'encadrement de ma fenêtre ouverte. J'avais chaud et froid en même temps. Mon petit ventre était compressé par la ceinture de mon pantalon. Je me faisais la réflexion qu'il fallait que je cesse de manger autant de sucreries, pourtant j'avais tellement faim ! À en dévorer à la petite cuillère l'intégralité d'un pot de Nutella.

Je me dirigeais vers la cuisine. Je contemplais les canaris jaunes et rouges qui se disputaient une femelle. Je projetais de faire un gâteau yaourt pour m'occuper et calmer ma faim en même temps. Racler à la cuillère à soupe le saladier de pâte aromatisée à la vanille en regardant le gâteau cuire dans le four, apporte en mon être une certaine quiétude, la réminiscence des jours heureux où maman allait bien et Camille

invitait des copines à la maison.

Je ne saurais dire pourquoi nous nous sommes toutes trois refermées sur nous-même. Papa est mort, mon demi-frère est parti je ne sais où. Notre solipsisme nous a transportées dans une autre dimension. C'est comme si nous nous étions aplaties pour apparaître dans les pages d'un livre, préférant le romanesque à la triste réalité. Seulement, à se mentir en se confectionnant une nouvelle vie dans un jeu vidéo, en alimentant à heures fixes un tamagotchi, en s'identifiant aux personnages d'un roman, on se dépersonnalise et on finit par disparaître aux yeux d'autrui avant de se laisser mourir.

C'est ainsi que je m'imagine la mort. Elle se caractérise par la faim des sens.

On commence par ne plus éprouver de plaisir, puis les senteurs sont plus difficiles à reconnaître, les sons sont atténués, la vue se brouille et les visages sont méconnaissables, on lit en s'emmêlant dans des pensées filandreuses, on n'a plus goût à rien, sauf à se gaver de sucrerie pour oublier qu'on s'est oublié. C'est un plaisir factice et fugace.

Je traîne les pieds jusqu'à la chambre de ma mère, il me semble que ces quelques mètres sont des kilomètres qui me séparent d'une terre promise, un temple, j'attends le messie qui me sortira de ma régression : ma mère.

C'est une révélation. C'est un signe. Je me doute que notre vie ne sera plus jamais comme avant quand je la découvre face à son ordinateur, lisant le message de son amant impatient de la revoir.

Elle va partir, je le vois à ses jambes indisciplinées. Elles tremblent,

tapent le sol, s'enroulent, se décroisent, se balancent. C'est joli à regarder.

Elle sourit et pleure en même temps, c'est une révolution qui se prépare dans son esprit. Le bonheur est palpable mais elle a peur de se brûler les doigts en attrapant son étoile.

Elle se tourne vers moi et m'adresse un sourire maternel. Je la reconnais cette mère qui m'avait bercée quand j'avais mal aux dents, qui me chantait des chansons pour m'aider à m'endormir et me lisait des histoires pour que j'oublie les monstres de mes cauchemars. Pourquoi maman a cessé de se ressembler après la mort de papa ? Pourquoi je la retrouve à présent, maintenant qu'elle s'offre le bonheur d'aimer un autre homme.

Cet homme, j'avais cru qu'il n'aimait pas maman et qu'il se plaisait à la courtiser pour médailler son ego, jubilation à voir ma mère succomber au charme de ses élégies.

A cet instant, ce n'est plus pareil. Maman souhaite me parler de lui mais n'ose pas, alors elle égrène ses mots et ses poèmes. Les chants grégoriens où perce sa voix de soprano se répandent dans l'appartement, un vent paradisiaque rafraîchit l'atmosphère et je ne vais pas chercher des glaçons dans la cuisine.

Je me sens bien dans les bras de maman.

Alors que nous buvons du soda dans le salon, Camille arrive en trombe, en manque d'une substance, d'huile essentielle, de choses à mastiquer et de comprimés. Elle porte des sandales sur ses bas fantaisies et ses boucles d'oreilles sont dépareillées. Avec sa coiffure

déstructurée, elle n'a plus la même tête en changeant de profil. Je remarque que ses yeux n'ont pas la même couleur. Son œil gauche est gris et le droit est violet.

Qu'est-ce que ma sœur cherche dans la grande boite à remèdes ? Sa main droite est couverte d'aiguilles. Elle s'amuse à faire des tunnels sous sa peau et à y faire tenir des aiguilles pour se donner l'air d'une artiste gothique.

Des tattoos, des piercings et des bijoux de diamants se sont invités sur ses bras nus, ses ongles vernis, ses oreilles, son nez, sa langue, l'émail de ses dents, ses tempes et sa nuque. Elle demeure hésitante, zyeutant ses bas, se demandant pourquoi elle s'est préparée. A-t-elle rencart avec Benjamin ? A-t-elle cour cet après-midi ? Elle ne sait plus. Elle n'a qu'une envie : regarder en famille *La petite maison dans la prairie* en grignotant des croquants aux amandes trempés dans du thé à la menthe.

— Maman, Alice, il faut qu'on redevienne une famille. Je suis fatiguée de jouer la comédie, je n'arriverai jamais à surmonter la mort de papa toute seule.

L'idée nous est venue simultanément : la pluie, l'odeur de la pâte à gâteau qui gonfle dans le four, tous ces ingrédients étaient réunis, conformément à la recette de notre bonheur perdu.

Nous allons reconstruire la cabane des pleurs comme lorsque Camille et moi étions petite, qu'on s'ennuyait et que maman était nostalgique. Maman nous demandait de l'appeler Catherine, ces jours-là. Elle voulait se donner l'illusion d'être une fillette après avoir parcouru les pages enfantines de son journal intime retrouvé au fond

de sa malle à souvenirs.

Nous suspendons des draps au-dessus de mon secrétaire et nous tapissons cette cabane de couverture. Je me sens à certains moments gênée de basculer en enfance, et si des gens nous voyaient à travers la fenêtre ?

Camille s'en fiche, elle se lâche totalement. Elle s'agite frénétiquement et ses rires me font grincer des dents. Maman ressemble à un livre ouvert. Je peux lire dans ses pupilles qu'elle aime son magicien des mots et qu'elle n'a plus besoin de drogue pour se donner l'illusion d'être bien. On s'étreint longuement, on dévore avidement le gâteau tout juste sorti du four.

Repues, nous nous délions et les tensions se relâchent. Les larmes coulent.

Nous parlons chacune notre tour pour vidanger nos cœurs.

Camille prend la parole en premier :

— Alors voilà, fallait que je vous le dise parce qu'écrire sur les journaux intimes, c'est comme jouer pour du beurre. Pour régler les conflits, se faire comprendre, il faut prendre le risque de paraître stupide et vulnérable et prendre la parole.

— Je n'ai rien de la fille dure, dégourdie et autonome que je m'efforce d'être.

— Si je ne me suis jamais montrée telle que je suis vraiment, c'est parce que j'ai honte d'être l'aînée et de me sentir à l'intérieur plus gamine que ma petite sœur. Alice est une philosophe, tandis que moi je me sens stérile et puérile. Sortir, me déguiser, jouer dehors, être constamment en mouvement, voilà une méthode efficace pour

anesthésier un esprit meurtri mais en vérité, papa me manque, toute la famille me manque. Je suis en manque d'affection et j'ai besoin de sucrerie pour me sentir protégée. Je ne me sens pas encore armée pour affronter les difficultés de la vie.

Je lui réponds :

— Tu fais erreur sur moi. Je n'ai rien d'une intellectuelle. Je ne suis pas une surdouée, c'est juste que l'on a perdu contact et que j'ai passé tout ce temps à te chercher, à vous chercher.

— Vas-tu nous dire maman où est notre frère ?

— Je ne suis pas autiste, ce n'est plus la peine de me montrer à des spécialistes. Ce n'est pas la peine de faire surveiller ma vue, mes yeux vont bien. Je vois très bien mais je ne vous reconnaissais pas parce que durant ces dernières années tout était factice et mensonge dans vos paroles et votre apparence.

— Maintenant, ce n'est plus pareil, je vous vois telles que vous êtes à l'intérieur. Quand on gratte le vernis, on reconnaît le bois brut, la matière vivante qui fait de vous des sources fiables. Je vous écoute et je reconnais vos voix.

Catherine pleure en ondée étincelante et il me semble reconnaître papa, anamorphosé dans une de ses larmes qu'elle chasse d'un revers de main.

Ce que nous raconte notre mère est confus. Elle parle de la mort de papa, son cancer du pancréas, sa faiblesse des derniers jours puis son esprit qui s'était évaporé. Les plages de sable fin, nos jeux de billes, la télévision, la cabane des pleurs, nos disputes, les sorties au zoo ou au musée, les spectacles de danse de Camille, mes dessins et les chants de

Maël, notre grand frère ne suffisaient pas à la rendre heureuse. Quand elle percevait de dos, la longue chevelure blonde de Maël il lui semblait dévisager papa. De même, notre frère jouait aussi bien de la guitare que papa. Une part d'elle-même voulait se raccrocher à cet adolescent, poser sa tête contre son épaule, lui arracher un baiser en se donnant l'illusion que c'était son mari. Les poils de sa barbe naissante, sa voix qui changeait, ses muscles, son visage qui s'affinait, tout cela enjôlait une maman déraisonnable. Elle avait franchi les limites en lui caressant les cheveux, puis ses cuisses en flirtant de manière évasive avec son entrejambe. Lui, avait eu un geste de recul. Elle s'était excusée. La gêne s'était immiscée entre eux, les faisant frissonner mutuellement. Même si elle n'était pas la mère biologique de Maël, elle était une mère d'adoption, mais par sa manière d'agir, elle ne se donnait plus le droit d'être sa mère. Maël était parti en pension. Il passait ses vacances en colonie ou chez ses grands-parents. C'était un accord pour échapper à la honte d'avoir fantasmé l'un pour l'autre.

S'en était suivie la culpabilité, la vermine du remords lui servait de couverture dans l'enfer dans lequel elle s'était enterrée. Elle s'était mise à fréquenter les boites dévergondées dans l'espoir d'être châtiée infiniment. Son amant était beau comme le prince des ténèbres. Il l'arrachait au ciel et c'était affreusement bien de se tuer pour renaître à nouveau. Cette renaissance, elle l'attendait fébrilement alors qu'il faisait couler le sang sur sa peau.

Ecrire, lui faisait du bien, du satanisme à l'angélisme, elle se libérait peu à peu des ténèbres pour connaître le lyrisme de son amant des lettres et suivait chacune de ses publications. Ses mots se mêlaient aux siens en faisant l'amour. Leurs correspondances devinrent de plus en plus intenses au point où ils ne pouvaient plus se passer l'un de l'autre. Là, elle se sent en manque. Ses mots la clouent à la croix du

supplice. Quel drôle de martyre fait-elle ! Il lui semble souffrir davantage que sous les coups de son ex sadomasochiste.

Camille et moi, nous sommes à la fois émues, rebutées et contrariées. Pour le coup, nous rêvons à notre tour de « bling-bling » pour nous arracher à ces vérités de bois brut. On étalerait du vernis partout. On flirterait avec des mecs aux chaines en or qui rouleraient en Ferrari. On danserait dans les champs de blés. On jouerait de la guitare avec Maël qu'on aurait retrouvé en faisant appel à nos dons de voyances. (Si seulement on en avait !)

Si on n'y parvenait pas par nos propres moyens, nous lirions des ouvrages occultes, nous ferions appels à des médiums, et en dernier, si ça ne marche pas, nous irions prier à l'église et visiter nos grands-parents.

Nous répondons à maman de manière désordonnée, perturbées par l'ambivalence de nos sentiments. Nous réprimons nos reproches pour lui soutirer des informations sur Maël et faire revivre papa, le temps de l'évocation d'un souvenir.

On regarde *Europe* en concert et c'est vrai que papa ressemblait à Joey Tempest. Camille fume, maman et moi aussi. On boit de l'alcool et on mange des sucreries mais nous sommes soudées toutes les trois. Promis, demain ce sera légumes, sport et eau minérale. Demain ne sera plus jamais comme avant.

Maman vient de nous promettre qu'on reverra Maël. Elle le contactera demain.

Maman vient de recevoir un message sur son portable. Trois têtes se redressent. Nous lisons :

« Ma chérie, tu crains que je n'accepte pas tes enfants alors que je suis si impatient de faire leur connaissance ! Tout enfant de toi ne peut qu'être merveille. Depuis que ma fille a quitté la maison la solitude me pèse atrocement. Apporter un peu de mouvement à mon appartement lugubre me ferait le plus grand bien. Laissons-nous aller dans le bonheur mon ange, nous avons assez souffert.

C'est fou ! Nous ne nous sommes jamais vus, mais l'assuétude a pris tous ses droits entre nous, tu es une drogue dure dont je souffre car la frustration est énorme, augmentée de cette admiration face à ta beauté, tes mots, ta sensualité, ta voix, ton corps, ton odeur que je devine… Lorsque j'y songe, l'acédie me gagne et me mord le cœur de son amertume...

Toi seule es mon soleil, ma lumière, ma promesse de joie et de volupté. Quand viendras-tu mon amour ? Si tu ne viens pas j'irai te chercher avec ou sans tes enfants. Cette attente est si longue que je peine à imaginer que nous pourrions nous promener ensemble d'ici quelques jours, quelques semaines, ou quelques mois. Et même… lorsque nous vivrions ensemble, tu demeureras à tout jamais mon rêve d'amour »

Bling-sex story

Antonella Aynil Porcelluzzi

« Ô Z, tu es saturé de bien, couché dans un lac de bonheur teinté d'azur ! »

Un garçon très délaissé, les yeux gris, habitait dans une minuscule chambre d'un immense immeuble d'une ville énorme.

Son existence était dévouée à ses héros littéraires. Il était entouré par les livres, comme s'il vivait avec eux, entre les pages 55 et 56. Il ne savait que lire et écrire, tout le reste, ses livres l'avaient convaincu de le refuser, pour une raison ou pour une autre. Les livres des fois sont vampires et emprisonnent, surtout les enfants.

Son écriture jouait dangereusement autour de son nombril.

Il n'avait pas mangé de la journée et il était tout maigre, il avait déjà perdu ses dents, et ses yeux ne voyaient plus bien dans cette chambre où rien ne bougeait depuis des années, où la lumière était toujours éteinte, et lui devant l'ordi, toujours. Il prenait des médicaments, des

drogues, mais pas beaucoup, juste le peu pour tenir tout le temps assis sans trop bouger. Ses héros étaient des héros tristes, pourquoi auraient-ils du changer le choses ? Se soustraire ? Surtout lui là, en grand dans le poster, le père ! Écrivain, sévère ! Sévère, cynique, pas généreux ! Jamais croire à quoi que ce soit, la condition humaine est misérable ! On cultive la pitié de soi ! Et la lassitude qu'on a naturellement à l'intérieur.

Il possédait un seul pantalon, il était un anticapitaliste accompli.

Il imaginait toujours du bien dans sa tête, mais vu qu'à part écrire il ne faisait pas grand chose, il ne pouvait pas reconnaître le bien ou le mal, alors il revenait aux idées de son père littéraire, sa source. Il savait bien se débarrasser de son besoin de voir des gens, c'est vrai. Il était bien quand il était seul, c'est ce qu'il se disait. Les gens sont des abrutis.

Il écoutait beaucoup de rap, il cultivait un langage dur, brut

Il était dans sa petite chambre et écrivait, tout content, il fumait des cigarettes et des joints, et écrivait, comme tous les jours. Rien ne se passait dans sa vie, et sûrement pas dans les mots écrits.

***

Il était dans sa petite chambre et écrivait, tout content, il fumait et écrivait, comme tous les jours...

Soudain le plafond et le sol s’ouvrirent, les murs se retournèrent sur eux-mêmes et se remplirent de tableaux et de rideaux, la lumière rentra partout, éblouissante, les arbres poussèrent, surtout des palmiers, la mer était bien en vue derrière la piscine qui était sortie du néant comme tout le reste.

Il se retrouvait assis sur un fauteuil au bord de la piscine d’une villa... sa villa. Il parcouru d’un oeil surpris ses cuisses bronzées qui faisaient le double d’avant, rondes et musclées, il portait un short et des lunettes de soleil, à côté de lui sur une petite table du Dom Perignon bien frais.

Il regarda tout ça et tout ça l’emmerda. Qu’est-ce que je fais ici ? Comment ai-je pu arriver dans un lieu si sinistre et conventionnel ? Comment puis-je supporter toute cette beauté, toute cette richesse ? C’est l’enfer ici, mon Dieu je suis fini, qu’est-ce qui en sera de moi, je suis devenu un pauvre diable *fasciooooooo*.

Ses cris résonnèrent à des kilomètres, les oiseaux commencèrent à lui faire écho, *fascioooo*, *fascioooo*, mais même comme ça leur chant restait magnifique. Tout était exquis, du mauvais goût nulle part, son corps était beau, ça sentait si bon qu’il eut faim et soif, envie de baiser et tout le reste.

« It’s a question of heart, baby »

Une voix qui coupait le souffle, éclatante comme un diamant.

Il se retourna.

Devant lui, il avait la plus belle fille du monde.

Ses bijoux sur la petite robe brillaient si fort qu'il la voyait en effet multi-miroir.

C'est évident ! Il était tombé dans le milieu hip-hop... et elle... c'était sa femme.

Elle lui posa un bisou tout petit sur la joue, juste pour le saluer, ce qui suffit à faire grandir sa bite tellement visiblement qu'elle la libéra du short. Elle s'en occupa pendant un bon moment puis elle s'éloigna :

« J'y vais, dit-elle. Mais comment ça se fait que tu as la tête dans les nuages cet aprem ? C'est ton anniversaire chéri qui te fait un tel effet ? »

Peut être qu'il ne buvait pas du Dom tous les jours. Tant mieux, il n'était pas dans le vice quand même.

Mais il se détestait toujours. Comment je peux apprécier toute cette matière ? Ce n'est pas moi ! Je veux revenir à ma piaule, à mes livres ! Involontairement, il continua à analyser, à s'évaluer au présent.

Il considéra les indices :

Il n'était pas un abruti complet, apparemment il avait des amis.

Il sentit son corps. Il n' était pas fatigué, surtout pas par la longue

baise.

Il était même si rempli d'énergie qu'il craignit de suffoquer.

Il se demanda, d'où venait son argent ? Il fit un tour de la villa, qui n'était pas énorme, et découvrit une armoire pleine de trophées. Il était un champion de boxe !

C'est vrai ses yeux voyaient et bougeaient beaucoup mieux que d'habitude.

Il regarda à nouveau dans l'armoire, il y avait un diplôme, une licence, des articles de journaux encadrés, il avait apparemment ouvert une école dans les quartiers, *wow* pas mal ! J'approuve... ne t'emballe pas, ne t'emballe pas.

Les journaux disaient qu'il avait « sauvé des vies », il était appelé « guerrier ». Certaines personnes le remerciaient pour les avoir « aidées sur un chemin de santé et de paix intérieure », paix intérieure, quelle connerie. Il se dit qu'il ne manquait que la photo de ses parents, et il la vit, dans le coin juste devant lui, encadrée aussi, ils avaient l'air fort sympa, il dût le reconnaître.

Il resta sans mots pendant un instant, il commençait à s'énerver.

Il n'était pas un délinquant, son fric il l'avait gagné honnêtement. Il continuait à réfléchir, et à fouiller l'armoire. Un article disait qu'il allait maintenant entrer dans la vie politique. Le comble ! Sport et social, la combinaison que je déteste. Le fasciste absolu quoi, je le

savais, moi en politique je ne vote même pas !

La chambre conjugale avait l'air bien bordélique, le lit était grand. Il trouva ça à son goût.

Une pièce de la maison était remplie avec des machines pour entraîner le corps. Il fut dégoûté, moi, de la muscu ? On veut me rendre fou ici ou quoi ? Je dois vomir, putain.

Il se sentait mieux que jamais, mais il ne pouvait pas l'admettre. Il y avait, dans les formes étranges tout autour, une satisfaction, un bien-être, qu'il ne connaissait pas.

Il faisait sûrement place à quelque chose d'inconnu, de prohibé certes, avec cette mise-en-scène imprévue. Et c'était quoi déjà ? De la magie ? Il rigola, mais il s'arrêta en entendant sa voix, une voix adulte, ferme, sonore.

Il commençait presque à se sentir homme, comme son vrai père, qu'il détestait.

Un doute : peut être que j'aime avoir des responsabilités, comment expliquer ça ?

Il se sentait à la hauteur, il se sentait libre, et il savait que ce qu'il avait sous ses yeux était né de son travail, de ses choix.

Il y avait aussi peut être un concours de circonstances chanceuses, oui, il n'avait pas pensé que l'environnement réagit à la bonne comme

à la mauvaise foi. Il avait donc juste mis en place des choses correctes, peut être, oui.

Il était aux antipodes de sa propre vie, il passait directement d'un état d'enfant-cafard à celui d'homme émancipé avec un futur. Des références culturelles lointaines lui vinrent en aide, mais il était trop confus pour les accueillir comme il faut.

Difficile de considérer les choses correctement en si peu de temps.

Il découvrit sa bibliothèque, elle était pleine des mêmes livres qu'il avait dans sa chambre, plus beaucoup d'autres livres auxquels il n'avait jamais touché, des livres d'art, sur le corps humain, de psychologie, de psychanalyse, des textes anciens, il remarquait un faible pour l'histoire. Je ne suis pas trop con, alors. Pas de télé, c'est juste, des ordis, ok puissant ! Des radios, des platines…carrément cool.

Sur une table des morceaux de fer, des fils électriques, des dessins, il construisait aussi des petits robots ? Il se retrouva à chercher sans hésitation des outils qu'il n'avait jamais vu, et à les manier avec beaucoup daise. Quel génie ce mec, il fut d'un coup très jaloux de lui, il se débrouille bien ce clown !

Un bruit dehors, il aperçut une petite voiture décapotable rose, oui, ma femme est excentrique ! Il la vit descendre, la jambe qui sortait voluptueusement du poste de conduite était si longue, si longue et belle… Sa femme lui souriait, pourquoi, qu'ai-je fait pour elle ?

Sa bite ne pensait pas, elle grandissait, grandissait, grandissait, et sa

femme avançait tout droit vers lui, elle avait l'air d'aimer l'état dans lequel elle le mettait.

Elle lui dit doucement à l'oreille : « Je ne vais pas te parler comme ça tous les jours, tu me connais. Mais aujourd'hui on fête ton anniversaire. Alors comme cadeau je te dis que…Nous dépasserons les moments difficiles, nous saurons avancer, comme on a toujours fait, ensemble. Nous, on a deux secrets, baby, de un on fait exactement ce qu'on veut et de deux, on s'aime, tu vois ? On est pas mal placés. Rappelle-toi de ce que je viens de te dire, pendant toute cette année qui commence pour toi. »

Alors, tout devint chaud, et doux et libre, et fort, et simple, et évident. Il savait qu'il était juste au bord de la chose. Il lui aurait fallu avancer encore plus dans ce qu'il vivait à l'instant, en principe. Mais avait-il le courage nécessaire ?

Il entendit un bruit fin et aigu dans ses oreilles, puis tout s'assombrit et son corps vacilla. Une voix dit : « Je te fais de la lumière garçon, tu étais tout le temps sous l'ombre de vieux connards que je prendrais normalement par derrière. C'est vrai, c'est fou ce qu'il t'arrive, la vie quelle grande aventure, elle est surprenante ! Il faut savoir que tu t'es mis toi même dans cette nouvelle histoire. Bravo, tu peux te tester maintenant, je ne sais pas quand je viendrais de nouveau à ton aide, à toi d'entretenir tout ça, si ça te va. (clin d' œil). Tu es libre comme tout, mon garçon, ni Dieu ni Maître, surtout pas des connards prétentieux, c'est tout ce que tu dois retenir. Si tu as une tête, ce n'est sûrement pas pour garnir ton cou, si tu as un corps c'est pour tenir debout. Aussi simple que ça, mon vieux. »

La voix se fit de plus en plus claire et le visage bronzé était tout à fait celui qu' il connaissait de lui même, en plus beau. Il ne voyait pas bien dans la pénombre, mais il lui semblait bien être devenu black, on va dire métisse.

(continue)

Les auteurs :

Le Golvan

N’a pas de bio. Est né en 1971. Fréquente les bonnes revues. A aussi commis dans quelques mauvaises. Ne publie pas de la merde : *Dachau Arbamafra* (Les doigts dans la prose), Reste l’été (Flammarion). Bientôt Taravana (L’échappée belle). Lit impitoyablement. Se tait lorsqu’il n’a rien à dire.

Alain Lasverne

Alain Lasverne est né à Paris, a passé sa jeunesse dans le sud-ouest et est, aujourd’hui, installé en Normandie. Il a 60 ans. Il écris régulièrement depuis 1989, des poésies, des nouvelles et des romans. Il se définit plutôt comme un auteur d’histoire, « mais j’aime bien le flash poétique tel qu’il me vient sur un soubresaut de l’inconscient ». En 1998, les éditions Cylibris ont publié un de ses ouvrages jeunesse et Kyklos éditions a édité *Je sauverai le monde*, un ouvrage de littérature générale, fin 2009. Ces deux dernières années, diverses nouvelles sont parues dans différentes revues : *100% auteurs, A la dérive, l’Ampoule, Mauvaise graine, Paysages Écrits, Rue Sainte-Ambroise…*

Son blog : *www.alainlasverne.fr*

Alexandre Santos

Alexandre Santos est un jeune auteur de théâtre dont les textes ont été lus et/ou joués à Paris, en province, à l'étranger et publiés à plusieurs reprises. Il pratique aussi d'autres formes artistiques : réalisateur et scénariste, il a dirigé et écrit plusieurs court-métrages, et a notamment remporté le 2nd Prix du concours de l'Association des Hémophiles de France avec sa nouvelle *La défaite*.

Site internet :
http://alexandresantostheatre.wordpress.com/

Arielleffe

Arielleffe est née au Havre le 13 Août 1963. Fille de marin breton, elle est attirée par les pays étrangers et devient professeur d'anglais après avoir passé une année à Dublin. Elle a deux enfants, une fille et un garçon. Elle vit toujours dans sa ville de naissance qu'elle adore. « C'est un endroit imprégné du passage de personnes venant du monde entier, une ville martyre détruite et reconstruite plusieurs fois, et dont l'architecture novatrice est désormais classée au patrimoine mondial de l'Unesco ». Son goût pour la littérature gothique anglo-saxonne, le fantastique et les romans noirs l'amène à décrire des univers étranges où l'aventure peut surgir d'un objet ou d'une situation. Tout paraît normal et sous contrôle, pourtant...

Site internet : *http://arielleffe.jimdo.com/*

philippesansot

philippesansot n'est que l'invention de son père et de sa mère, un concept si on veut. La preuve, il est devenu concepteur-rédacteur au service de la publicité dans la vie. C'est dire le trou noir ! Fascinées par ce vide, les obsessions se sont jetées sur lui comme des paras en

manque, et s'en sont emparées pour en faire leur terrain d'exercice. Des obsessions lourdes, collectives, charriées par les corps d'armée du plus grand nombre. Deux d'entre elles, celle du monde libertin du Cap d'Agde et celle du peuple spéculatif du Cac 40, s'y sont croisées pour féconder le livre *CAP 40*, mais c'est bien philippesansot qui en a trouvé le slogan : « *CAP 40*, ce n'est pas de la poésie mais c'est aussi long en bouche. » (*www.cap40.org/*). Actuellement c'est l'obsession de l'optimum qui le travaille jour et nuit.

Patrick Gomez Ruiz

Piètre lecteur, grand rêveur, vrai agoraphobe, PGR tenta de se guérir en parcourant le monde après ses études mais se cloîtrait désespérément dans des piaules et des hôtels miteux. L'aide de son épouse, qu'il rencontra dans un avion, lui permit de sortir de la spirale des psychiatres dealers. Écrivait sur feu *La Zone* de 2001 à 2011 et depuis peu s'expérimente à la littérature numérique alternative. Découvrez gratuitement toutes ses nouvelles, courts-métrages et vidéos expérimentales, entre autres : science et économie fictions, uchronies emplies de désenchantements misanthropiques, contre-pieds et comique pathétique de saturation. Quelque part entre Chuck Palahniuk, H.P Lovecraft et Chantal Goya.
www.facebook.com/pages/Write-Club/238483289514159

Pauline

Pauline écrit parce qu'elle ne sait pas dessiner et qu'il y a tant de reliefs à saisir, d'absurdités, de sujets à observer, de questions tracassantes, qu'il faut bien trouver un moyen de les évacuer. Pauline est fascinée par les codes, par ces moules dans lesquels on se fond, ces tabous qui submergent les générations.

Céline Mayeur

Lectrice boulimique et bloggeuse, Céline Mayeur publie des romans et des nouvelles littéraires, fantastiques, érotiques et humoristiques dans des revues, en numérique et sur papier. Parallèlement à l'écriture, elle travaille dans le cinéma en tant que scénariste et dans la musique comme parolière-chanteuse. Dernière publication : *Fièvre Gitane* aux éditions Terriciaë.
Site internet : *http://celine-mayeur.weebly.com/*

Antonella Aynil Porcelluzzi

Italienne, à Marseille depuis 2007 Auteur de films d'avant-garde et d'écritures poétiques.
Sites internet :
https://www.facebook.com/antonella.porcelluzzi.58 (communication)
http://aaynil.tumblr.com (blog de poesie)
https://www.youtube.com/channel/UCB63eI1tCHQ919T5D_2cU0wg (films)
https://vimeo.com/user27018431 (films)

Ours

Rendez-vous en été 2015 pour le prochain numéro

Retrouvez toutes nos publications sur :
www.revuesqueeze.com

Directeur de publication : Lemon A
Relecture et correction : Lucie M., Pascale C.
Comité de lecture : Antonella F., PGR, Amélie D. Olivier G., Céline C., Renaud V.
Conception multimédia : Bérénice Belpaire
Maquette : Éfélyd

Couverture : Illustration Nils bertho - *www.nilsbertho.com/*
Colorisation : thomas mestrallet

Égérie : Quickie Squeezi

Publié par Squeeze, 3, place Bouschet de Bernard, 34070 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014
ISBN : 979-10-92316-08-7

Dépôt légal : Mars 2015

Avec le soutien de


www.laregion.fr/22-culture-et-patrimoine.htm